

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 10 avril au 16 avril : 16 pages de texte et de photographies)

SIXIÈME ANNÉE. — N° 1615.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 18 avril 1915.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
adresse télégraphique : EXCEL-PARIS



LA GRANGE-ABRI. — L'essentiel, à la guerre, n'est-il pas de dérober à la vue de l'ennemi le lieu où sont mises en batterie les pièces qui le visent ? C'est là un principe dont se sont souvenus ces artilleurs qui, sous le couvert d'une toiture de grange, braquent le canon par la porte et réduisent, grâce à ce moyen, les chances qu'a l'adversaire de pointer sa réplique sur un but exactement repérable.

La semaine militaire

L'intérêt principal se porte toujours sur la bataille des Karpathes. Depuis la prise de Przemysl, la situation s'est modifiée au profit des Russes. Leur offensive a pu se déployer avec des forces considérables, en utilisant le réseau tout entier des voies ferrées de Galicie.

Aux dernières nouvelles, la situation peut se résumer ainsi. L'armée d'aile droite a franchi les Beskides orientales par les routes de Ducla et de Lupkow; elle a refoulé les Autrichiens dans les hautes vallées des affluents de la Tisza. Leurs avant-gardes marchent de Bartfeld sur Eperjes, de Sztrapko par la vallée de l'Ondova dans la direction générale de Homona. Cette armée est couverte sur son flanc droit par une forte flanc-garde, qui tient la ligne de la Dunajec, entre Tarnow et Neu-Sandec.

Au centre, les Russes portent leur effort sur le col d'Uzok, par où passe le chemin de fer de Lemberg à Budapest. Ils tiennent toute la crête, entre les cols de Lupkow et d'Uzok. Le col d'Uzok, où les Austro-Allemands opposent une résistance acharnée, est, pour le moment, le nœud de la bataille. Une fois maîtresse de ce grand passage, l'armée du centre marche sur Ungwar et se relie étroitement à l'armée d'aile droite.

A l'aile du col d'Uzok, il semble qu'une contre-offensive austro-allemande s'est dessinée dans la direction de Stryi. Mais elle a été arrêtée aux revers nord des Karpathes, sur la ligne Zapadko-Kossiowa-Rozenka. Il semble d'ailleurs que les Russes, concentrant leurs attaques sur Uzok, restent sur la défensive à l'Est et jusqu'en Bukovine.

Du côté de la Bukovine, des informations qu'on ne peut encore contrôler annoncent une forte offensive austro-allemande entre le Pruth et le Dniester. Des corps d'armée allemands auraient été transportés sur ce front. On verrait ainsi une manœuvre de l'aile droite austro-allemande correspondre à la manœuvre de l'aile droite russe, le col d'Uzok servant de pivot. Il serait difficile de préciser davantage, mais la carte suffit à montrer que l'offensive russe qui débouche actuellement des Karpathes, au nord de la Tisza, doit avoir des conséquences autrement décisives que la manœuvre austro-allemande qui serait tentée par la Bukovine sur la Galicie. En effet, les Russes menacent toutes les communications vers la plaine hongroise et vers Budapest, et le jour où ils seront à Myslowsk, les Austro-Allemands n'auront qu'à évacuer le plus rapidement possible toute la région des Karpathes.

En résumé, une bataille terrible se poursuit sur cet immense front dans des conditions qui paraissent de plus en plus favorables pour les Russes, mais les résultats sont encore incertains.

Du côté de la Pologne, les opérations ont subi une accalmie du fait du dégel et des pluies de printemps; cependant, les Allemands montrent encore quelque activité du côté d'Ossowietz et du Niemen. Mais les renseignements manquent absolument sur les nouvelles navettes du maréchal de Hindenburg.

Sur le front franco-belge, les communiqués de cette semaine ont mis au point les derniers succès remportés en Alsace, aux Eparges, en Champagne et à Notre-Dame-de-Lorette. Le front d'ensemble se modifie peu et pourtant des progrès intéressants se font un peu partout. Comme dans la guerre de siège, nos troupes passent d'une tranchée allemande à l'autre, non sans peine assurément, mais avec un ascendant de plus en plus marqué. Cette activité incessante maintient sur notre front toutes les forces allemandes qui y sont employées et empêche l'état-major d'en distraire les renforts nécessaires pour le front d'Orient.

Nos aviateurs affirment également leur supériorité. Ils auraient bombardé des villes de la rive droite du Rhin! Bravo!

Un nouveau raid des Zeppelins sur Londres n'a pas plus réussi que celui de Paris.

Général X...

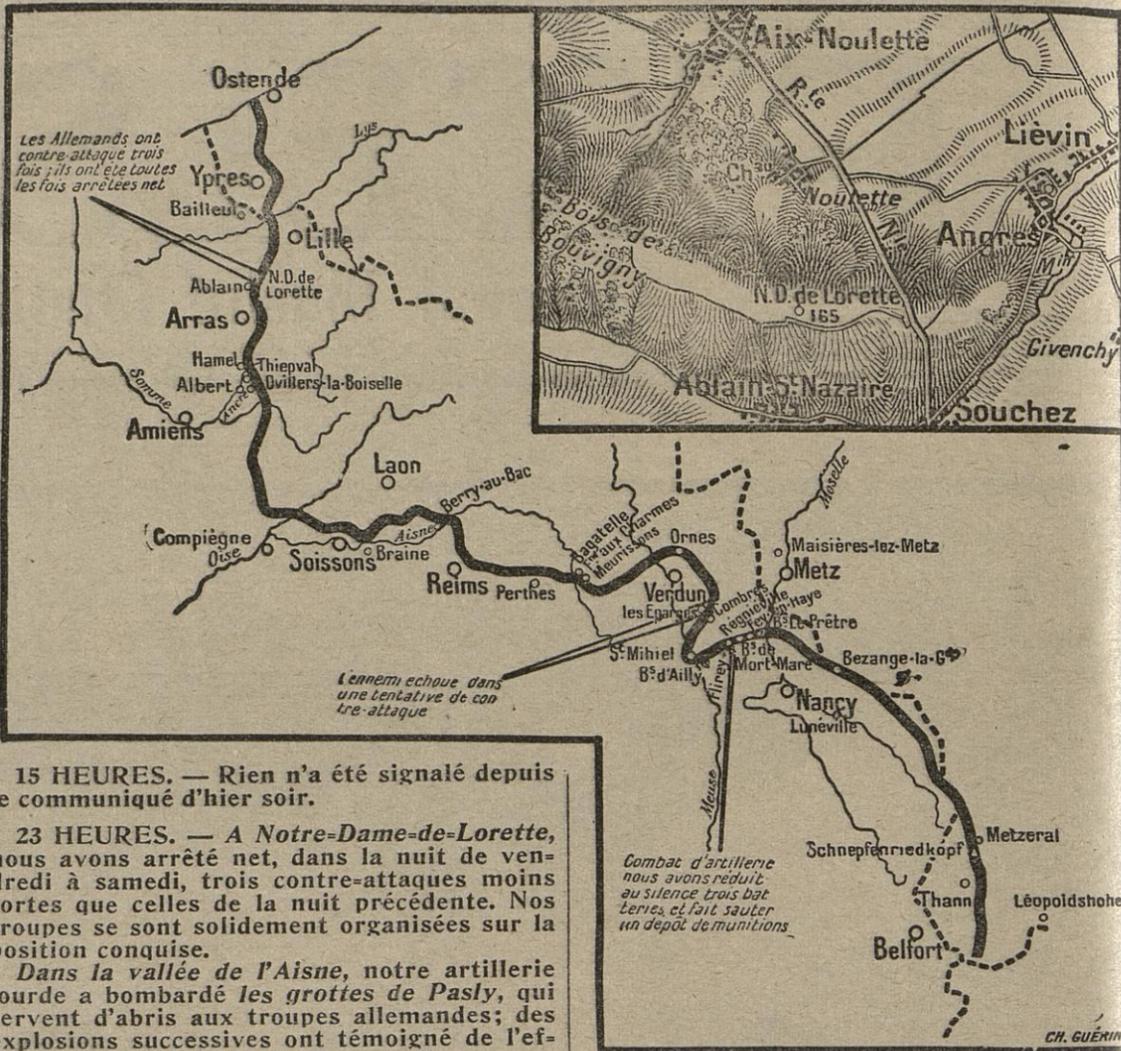
Un cyclone à Madagascar

Le ministère des Colonies vient d'être avisé par un câblogramme du gouverneur général de Madagascar qu'un cyclone évoluant sur la côte nord-est de la Grande-Ile a, dans les premiers jours d'avril, sévi sur la région agricole de Sambava, dans la province de Vohémar.

Les bâtiments de Sambava ont été fortement endommagés et plusieurs villages indigènes détruits.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 17 avril (258^e jour de la guerre)



15 HEURES. — Rien n'a été signalé depuis le communiqué d'hier soir.

23 HEURES. — A Notre-Dame-de-Lorette, nous avons arrêté net, dans la nuit de vendredi à samedi, trois contre-attaques moins fortes que celles de la nuit précédente. Nos troupes se sont solidement organisées sur la position conquise.

Dans la vallée de l'Aisne, notre artillerie lourde a bombardé les grottes de Pasly, qui servent d'abris aux troupes allemandes; des explosions successives ont témoigné de l'effondrement de plusieurs d'entre elles.

En Champagne, au nord-ouest de Perthes, l'ennemi a fait exploser deux mines à proximité de nos tranchées; il a occupé les deux entonnoirs, nous l'avons chassé de l'un aussitôt, il a conservé l'autre. Aucune partie de nos tranchées n'a été occupée par lui.

Non loin de là, au nord de Mesnil, une attaque contre un des saillants de notre ligne a été facilement repoussée.

En Woëvre, combats d'artillerie, notamment dans la région du bois de Mortmare; aucune action d'infanterie ni hier ni aujourd'hui.

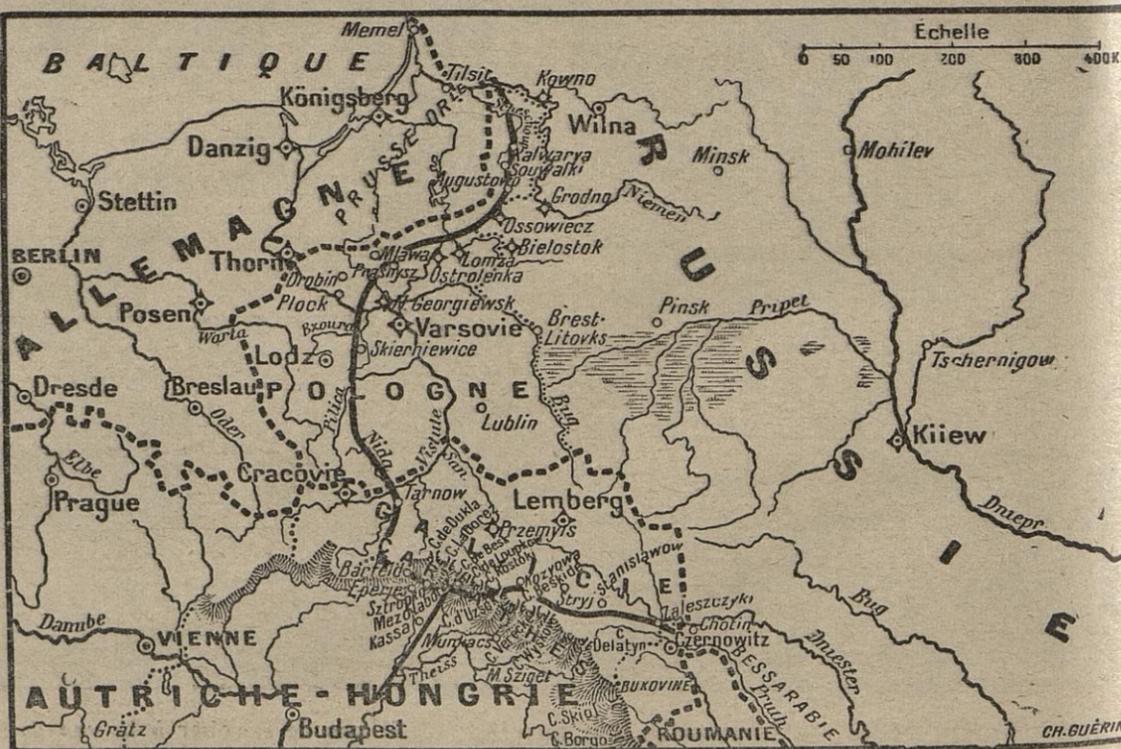
Dans les Vosges, nous avons réalisé de sensibles progrès sur les deux rives de la Fecht. Sur la rive nord, nous nous sommes emparés

de Péperon ouest du Sillakerwasen (ouest de Metzeral) et nous avons débouché dans le ravin qui descend vers la Fecht. Sur la rive sud, nos chasseurs, après une attaque brillante, ont enlevé le sommet du Schneppenriedkopf (1.253 mètres d'altitude), point culminant du massif qui sépare les deux vallées aboutissant à Metzeral.

Un avion anglais a abattu un avion allemand en Belgique, près de Basinghe. L'appareil est tombé dans nos lignes; le pilote a été tué, l'observateur fait prisonnier.

Un de nos dirigeables a bombardé la gare et les hangars d'aviation de Fribourg-en-Brisgau.

Le front russe du Niemen aux Karpathes



Le front russe n'a pas subi de modifications en Pologne et sur la frontière de la Prusse orientale; par contre, en Galicie, il déborde le faite des Karpathes, depuis Bartfeld jusqu'au col d'Uzok, où les Austro-Allemands s'efforcent d'arrêter l'irrésistible offensive des soldats du Tsar.

Patrie

MÈRE. Commencement de tout. Cause première.
 C'est le mot obsédant qui revient à l'esprit,
 Sans relâche et sans fin. C'est le mot de la guerre...
 Et qu'il soit prononcé ou mûrement écrit,
 L'image est toujours juste et toujours naturelle.
 Hélas ! tout nous l'évoque et tout nous la rappelle
 Cette image que nous transpirent les ancêtres
 Et que l'on trouve encore aussi neuve, aussi belle...
 Ô parturition incessante des êtres !
 Mères des choses : guerre et patrie créatrices !
 Tout un vaste univers s'élabore en vos flancs.
 Un peuple de canons s'échappe des matrices.
 C'est un perpétuel et libre enfantement.
 Pour secourir le globe en feu, d'un même élan,
 Les forces en commun se font génératrices...
 Gæthe donnait déjà aux déités fécondes
 Qui régissent, là haut, les destinées du monde,
 Ce nom de « Mères »... Il résume et contient tout.
 Et c'est toujours le mot qui se présente à nous
 Quand nous pensons à nos origines profondes.
 Il est presque instinctif. C'est lui que Wagner,
 Prête à Siegfried devant la terreur de l'amour,
 Lorsque la Walkyrie a salué le jour.
 Dans la langue à jamais haïe on dit : « Mutter ».

De loin en loin nous songions bien à la patrie !...
 Des mots ? On en trouvait d'ironiquement tendres...
 A cette femme aussi qui vous donna la vie
 On en dit de pareils, qu'elle a peine à comprendre.
 « Ta robe te va mal, ce soir, pauvre maman.
 Pourquoi ne veux-tu pas t'habiller autrement ? »
 On la taquine. On rit. Soudain l'on s'inquiète.
 Voilà qu'un jour le cœur de la mère s'arrête.
 Grand effroi ! On accourt, on se penche, on l'ausculte,
 Et l'homme sent en soi se réveiller le culte,
 Le culte déchirant, sacré. Alma mater.
 Il vient de découvrir qu'il souffrait dans sa chair ;
 Une commotion fait trembler ses genoux...
 Il semble que l'on vient de naître — ou de renaître,
 Une seconde fois, en sentant, tout à coup,
 Au tirement presque subit de tout son être,
 A l'appel de son corps vers une autre blessure
 Que la mère jamais n'a fini son travail,
 Tant qu'un souffle la lie à sa progéniture,
 Et qu'il existe entre chaque homme et les entrailles
 Qui jadis l'ont conçu et qui l'ont procréé,
 Une relation auguste, — et chez l'enfant
 Ce lien toujours vif et toujours frémissant :
 Le fil ombilical qui n'est jamais coupé.

14 avril.

HENRY BATAILLE.

En attendant...

Une bataille perdue

Oh ! ce n'est pas sur le front, rassurez-vous ! Mais il n'y en a pas moins une revanche à prendre, et plus encore que sur les champs de bataille il faudra la préparer de longue main.

Le gouvernement français vient de publier ce qu'on appelle le « mouvement » de la population française pendant le premier semestre de 1914 par comparaison avec les six premiers mois de 1913. Ce travail ne porte d'ailleurs que sur 82 départements, cinq autres étant envahis, ou partiellement envahis. Il révèle que pendant le premier semestre 1914, où la France vivait en pleine paix, heureuse et plantureuse, la population a diminué de 20,000 habitants. Et cela signifie que nous nous laissons mourir, tout doucement, par défaut de natalité. On pourrait calculer la date où il n'y aura plus un Français en France.

Cette question de la natalité est encore plus grave que celle de l'alcoolisme. Si après la guerre il n'est pas porté remède, par d'énergiques mesures, au fléau de la dépopulation, quelles que soient nos victoires, ce sera la catastrophe lente, mais sûre, la mort sans gloire de la race française ; et les Allemands vaincus reviendront : il n'y aura plus personne pour les en empêcher.

Mais ces remèdes existent-ils ? Voilà en quelques mots, et sans fard, comment je crois qu'on peut envisager la situation :

Actuellement, étant donné l'état de notre civilisation, on peut dire que c'est la communauté qui continue à avoir besoin que les individus aient des enfants. Mais les individus n'y ont pas le même intérêt. Ils demandent qui les nourrira.

Donc, si la communauté veut des enfants, il faut qu'elle les paie. Qu'on ne se leurre pas de vaines espérances : il n'y a pas d'autre moyen. Si au lieu de voter la loi sur les retraites ouvrières, qui fut un échec, nos parlementaires avaient décidé que 300 francs seraient accordés à chaque enfant jusqu'à l'âge de treize ans, pour une famille ouvrière ou paysanne de trois enfants cela aurait fait 900 francs : une fortune. Et vous auriez vu le résultat !

Il n'est pas trop tard, si l'Allemagne nous paie l'indemnité à laquelle sa criminelle agression nous donne droit. Mais il faut qu'on songe à en employer une partie de la sorte. Sinon...

Pierre Mille.

Un sous-marin allemand entre à Zeebrugge avec avaries

On mande de la frontière belge au *Haasche Courant* :

Nous apprenons de source autorisée qu'un sous-marin est entré, très endommagé, la semaine dernière, dans le port de Zeebrugge. Il a été envoyé à Anvers.

L'Autriche ne demande pas encore la paix

AMSTERDAM. — Selon le *Fremdenblatt* de Vienne, tous les bruits relatifs à une prétendue intention de l'Autriche de conclure une paix séparée avec la Russie, sont dénués de tout fondement. (Havas.)

L'HUMOUR ET LA GUERRE



— Ah ! la jolie montre ; c'est un souvenir de famille ?

— Oui... d'une famille belge...

(La Campana de Gracia, Barcelone.)

Échos

Au drapeau.

L'Opéra-Comique intercale dans presque tous ses spectacles une scène militaire intuitive : *les Soldats de France*. L'intention est des plus louables, mais, pourtant, un détail ne va pas sans choquer, chaque soir, le public. Au moment où défilent les poilus de 1914, éclate en scène la sonnerie *Au Drapeau*, et, soudain, d'entre les décors du fond, s'avance le drapeau lui-même. Un lecteur nous fait fort justement remarquer qu'il y a là une erreur... de mise en scène. En ce moment, il semble bien que le drapeau français ne puisse être — et aujourd'hui moins que jamais — un accessoire de théâtre. « Il est aux armées, parmi les rangs des soldats, dans la fumée, sous la tempête des balles, écrit notre correspondant. Ne vous paraît-il pas qu'il n'a rien à faire sur un plateau de théâtre ? Pour moi, malgré la pureté des intentions des auteurs, je vois là une anomalie. »

Le bon tir.

Un officier supérieur s'approche d'une batterie de 75, qui fait décidément merveille. Pas un coup perdu. Les Allemands, là-bas, doivent avoir une fière opinion de notre artillerie. Longtemps, l'officier s'intéresse au spectacle, observant le calme sang-froid d'un capitaine, au visage grave, à la large barbe noire, qui, sous l'uniforme, garde quelque chose de l'ecclésiastique. A la fin, il y a une accalmie. Et le chef peut parler à ce capitaine qui, inlassablement, d'une pièce à l'autre, pendant près d'une heure, est allé donner des indications si utiles.

— Diable ! capitaine, vous pouvez dire que vous êtes, quand vous vous y mettez, un fameux pointeur. Vous avez fait, depuis que je vous observe, bien du mal à l'ennemi et bien des économies pour le gouvernement. Tous vos coups ont porté, ma parole.

— On fait ce qu'on peut, mon général.

— Soit, mais c'est très bien. Et, qu'est-ce que vous faites dans le civil ?

— Je suis professeur de... droit canon.

Le périscope chez soi.

Le papa, qui est officier et qui, blessé, guéri, repart demain au feu, après une courte convalescence, fait, chez lui, son petit bagage. La maman rassemble les derniers objets.

— Et mon périscope, que j'allais oublier !

On cherche le périscope. Pas de périscope. Où peut bien être le périscope ? Enfin, on entre dans la chambre de Fred, le fils de sept ans — qui rêve, déjà ! de Saint-Cyr, et...

Au pied de la fenêtre, dont l'ouverture est très haut, au-dessus du plancher, il est posté en observation, et, regardant sans être vu, observe quelque chose, qui semble fortement l'intéresser, dans la cour.

— Mais, petit, on le cherche partout. Donne-moi donc ce périscope. Que peux-tu bien faire avec cela ?

L'enfant ne bouge pas. Il dit seulement, confidentiel :

— Chut ! pas de bruit. Je suis en train de regarder le monsieur qui se dispute avec sa femme, dans l'appartement d'en face...

Au boulevard des Italiens.

Le tailleur Lejeune expose, 8, boulevard des Italiens, ses nouveaux modèles pour la saison d'été. Ses costumes et pardessus sont toujours d'une coupe et d'une façon irréprochables ; et leur prix de 80 francs n'a pas varié malgré la guerre.

L'opération impossible.

L'infirmière remonte l'oreiller. Le blessé qu'on doit opérer demain en profite pour demander :

— Dites-moi, madame, comment s'appelle le docteur qui me coupera la jambe ?

— Un bien brave homme. C'est le docteur Rateneau.

— Vous dites ? Rateneau ?

Alors le poilu, malgré la douleur, éclate d'un bon rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? veut savoir la dame.

— Oh ! rien ! répond le soldat. Je pense seulement qu'il refusera de m'opérer et que sûrement il passera la corvée à un autre.

— Pourquoi, mon ami ?

— Mais, madame, réfléchissez un peu. Je m'appelle... Neaux !... Alors, le cher homme, s'il ratait l'opération, pour sûr qu'il s'en ferait des reproches toute sa vie.

Le Veilleur.

A la veille de l'intervention italienne

Pourquoi la décision se fait attendre

Après avoir constaté que l'Italie est bien à la veille d'intervenir dans le conflit européen, nous avons exposé les causes historiques, ethniques, stratégiques et économiques qui rendent inévitable et presque fatal l'accomplissement de cet événement.

Ces causes — que nous avons reproduites dans ces notes plutôt à titre documentaire qu'à titre d'information — ne sont pas neuves et n'ont besoin d'aucune preuve à l'appui. Elles ont été toujours connues par ceux qui ont étudié la question italienne, et quant à leur valeur démonstrative, leur simple énoncé suffit à la rendre évidente.

Si à la logique irréfutable de la guerre italienne, qui découle de ces différentes causes, on ajoute l'état d'esprit créé en dehors de l'Italie depuis le début de la guerre par la lecture quotidienne des dépêches venant de Rome et signalant les nombreuses et imposantes manifestations de sympathie et de solidarité du peuple italien tout entier pour la cause de la justice et de la liberté que défendent les alliés, on comprend comment beaucoup de gens en France se demandent aujourd'hui :

— Puisque les intérêts de l'Italie sont avec nous; puisque son cœur est avec nous; puisque son passé, son présent, son avenir la poussent infailliblement à se ranger contre son ancienne alliée, qu'attend-elle encore pour accomplir le grand pas? Pourquoi sa décision se fait-elle attendre?

Voilà autant de questions qui ont besoin d'une explication; nous allons essayer de la donner avec la plus grande impartialité, nous rapportant exclusivement aux faits qui sont désormais rendus publics, ou bien à d'autres qui sont venus à notre connaissance, mais sans nous arroger, en quoi que ce soit, le droit d'apprécier.

Les raisons pour lesquelles l'Italie ne figure pas encore et n'a pas figuré plus tôt au nombre des puissances mêlées au grand conflit européen sont multiples et d'ordre différent. Mais nous croyons pouvoir affirmer avec certitude que la principale et la plus importante fut la guerre avec la Turquie pour la conquête de la Tripolitaine. Cette guerre a été menée avec une dépense considérable d'hommes et d'argent. Car, en plus des difficultés graves que rencontrent presque toujours les entreprises coloniales, il y avait chez le gouvernement italien la préoccupation de ne subir aucun échec qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses sur l'opinion populaire, toujours en éveil depuis la guerre d'Abyssinie.

Si, donc, cette guerre italo-turque ne s'était pas produite, l'Italie se serait certainement trouvée, au début du mois d'août, dans son état normal de préparation militaire, et prête, par conséquent, à faire face à toute éventualité. Sans cette guerre, une autre chose aussi se serait produite : le ministère Giolitti aurait été encore au pouvoir, qu'il venait de quitter alors spontanément, afin de laisser à d'autres le souci de rétablir l'équilibre budgétaire qu'il avait lui-même troublé avec la guerre.

Or étant données ces circonstances, il est facile d'imaginer quel choc dut ressentir M. Salandra, qui avait succédé à M. Giolitti comme président du Conseil lorsqu'un beau matin du mois de juillet, il apprit par la lecture des journaux (le fait est absolument authentique) la nouvelle de l'ultimatum autrichien à la Serbie.

La conflagration internationale était sur le point d'éclater; l'Europe allait être mise à feu et à sang par la faute et par la volonté de l'Autriche et de l'Allemagne, qui n'avaient rien fait pressentir à leur alliée, l'Italie, devenue suspecte depuis qu'en 1913 elle s'était énergiquement refusée à se prêter à leurs machinations...

(A suivre.)

MARIO DULIANI.

Victoire britannique en Turquie d'Asie

LONDRES. — Le ministère des Colonies publie le communiqué suivant :

Les troupes britanniques, après avoir chassé les Turcs, le 13 avril, des tranchées occupées par eux au nord et à l'ouest de Shaiba, ont continué leur offensive, le 14, dans la direction de Zebair, à 4 milles au sud du fort de Shaiba. Les Turcs durent évacuer leur position avancée. L'attaque fut alors dirigée contre la ligne principale de l'ennemi, près du bois de Birjisiyeh. A cet endroit, les forces turques, évaluées à 15.000 hommes, dont six bataillons réguliers, disposant de six canons, occupaient une série de tranchées bien dissimulées, d'où elles purent diriger un feu nourri.

Néanmoins, elles furent délogées après une résistance acharnée, grâce au courage et à la résolution des troupes anglo-indiennes. La position fut capturée à 4 h. 30 de l'après-midi. Nos pertes s'élevèrent, croit-on, à 700 hommes. Les Turcs, complètement battus sur toutes leurs lignes, se sont retirés à Nakhallah, à 19 milles au nord-ouest de Zebair.

DERNIÈRE HEURE

Un contre-torpilleur turc est mis hors de combat

Athènes. — Un contre-torpilleur ottoman, que poursuivaient des navires des flottes alliées, s'est échoué près de Calomati (île de Chio).

Le commandant du contre-torpilleur et les trente hommes de l'équipage se sont rendus aux autorités grecques.

Ils seront retenus prisonniers jusqu'à la fin de la guerre. (Havas.)

Un avion allemand survole Belfort

Trois bombes : deux blessés

BELFORT. — Ce matin, à 9 heures, un avion allemand a survolé Belfort à une très grande hauteur; il a jeté trois bombes, dont l'une, en éclatant, a blessé peu grièvement un homme et une femme; les deux autres ont causé quelques dégâts matériels sans importance.

Vivement canonné par les forts et pourchassé par nos aviateurs, le taube s'est empressé de regagner les lignes allemandes.

Une des personnes blessées par les éclats des bombes lancées ce matin par le taube qui a survolé Belfort, est la femme du sergent des pompiers Grimm, mère de neuf enfants, dont deux sont au front.

La Bulgarie se rangerait bientôt aux côtés des Alliés

LONDRES. — On mande de Sofia au *Daily Mail* que M. Radoslavoff, président du Conseil des ministres, admet la possibilité de la participation imminente de la Bulgarie aux côtés des puissances de la Triple-Entente, surtout à la suite du refus opposé par l'Allemagne de livrer le matériel de guerre déjà payé et de faire, conformément aux arrangements qu'elle a acceptés, l'avance de l'emprunt consenti à la Bulgarie.

La Hongrie interdit l'exportation de vivres... en Autriche

ROME. — D'après un télégramme de Budapest au *Neues Wiener Tageblatt*, les autorités hongroises ont dû prendre des mesures sévères contre un nouveau genre de contrebande pratiqué par les Autrichiens.

De nombreuses troupes de touristes autrichiens, munis de sacs de montagne, se rendaient en Hongrie où ils achetaient, à n'importe quel prix, du beurre, de la farine, des pommes de terre, de la graisse et d'autres denrées alimentaires qu'ils transportaient ensuite chez eux, contrevenant ainsi à l'interdiction de l'exportation décidée par la Hongrie.

Cette contrebande ayant pris des proportions considérables, le gouvernement hongrois a été forcé de réagir.

L'aveu des pillages

Extrait d'une lettre trouvée sur un prisonnier allemand :

Grabsten (près Memel), 27 mars.

Nous avons, entre temps, continué notre vie active. Nous avons été embarqués à deux reprises, d'abord dans le nord de la Pologne, puis ici. On prend une bonne revanche pour les dévastations faites dans la région de Memel, car nous avons été obligés de brûler tous les villages russes de la frontière, après avoir ramassé le bétail et les chevaux que l'on a expédiés de l'autre côté de la frontière. Naturellement, tout ce qui a de la valeur est également emporté. Ici, la façon de faire la guerre rappelle le pillage des vieux Germains. Les éléments louches parmi nous ne peuvent plus être maîtrisés.

Les pertes allemandes

Extrait d'une lettre trouvée sur un prisonnier :

Dusseldorf, 2^e février.

L'autre jour, D... est revenu subitement. Il était absolument abattu. Il raconte qu'il vient de passer trois semaines consécutives dans les tranchées et, après que tous les officiers furent tombés, il a subi l'assaut de La Bassée, où son corps a eu 60 0/0 de pertes. Il nous a dit que c'est un miracle qu'il soit encore en vie.

Dans un combat, il a vu quatre fois tomber à côté de lui son camarade de droite. Dans son régiment, sur 54 officiers, 42 sont déjà tombés. Les soldats ne veulent absolument pas avancer, si les officiers ne leur montrent pas le bon exemple.

La bataille sur les cols des Karpathes

PÉTROGRAD. — En Galicie orientale, dans la région de Czernowitz, le 14, nos éléments de reconnaissance ont forcé les barrières de fil de fer de l'ennemi et, par une attaque brusquée à la baïonnette, ils ont délogé les Autrichiens de deux de leurs lignes de tranchées. Dans cette brillante action, l'ennemi a subi des pertes relativement importantes; nous avons fait prisonniers trois officiers et cinquante-huit soldats.

Dans les Karpathes, les régiments de plusieurs divisions de cavalerie, après avoir remis leurs chevaux à l'artillerie, se sont convertis en éléments d'infanterie. Ces anciens cavaliers n'ont pas de baïonnette et ceci les gêne sensiblement, car la plupart des combats présentent le caractère de luttes corps à corps.

Les pluies de ces derniers jours ont provoqué dans les Karpathes une fonte des neiges; le Dniester, dans son cours supérieur, a monté de quatre mètres au-dessus de son niveau ordinaire; même les ruisseaux de la montagne sont convertis en torrents qu'il est impossible de franchir à gué.

L'action des aéroplanes ennemis se manifesta avec une activité toute particulière dans la région d'Ostrolenko-Novogorod-Czekhanoff. Les avions allemands opèrent par escadrilles, douze ou quinze appareils volant ensemble et jetant jusqu'à 180 bombes sur la ville ou le village qu'ils attaquent. Ils n'ont causé, du reste, que des dégâts insignifiants et n'ont presque jamais fait de victimes. Les aviateurs russes ripostent; ils emploient des bombes moins nombreuses, mais de plus fort calibre.

La lutte autour du col d'Uzok

LONDRES. — On télégraphie de Pétrograd au *Morning Post* que la possession du col d'Uzok continue à être violemment disputée, mais les Russes ne peuvent tarder longtemps encore à être vainqueurs, en raison des positions importantes qu'ils occupent déjà. (Information.)

Les canons pris à Przemysl

PÉTROGRAD. — Les données relatives aux canons pris à Przemysl portent le nombre total des pièces à 1.010; on croit réussir à en retrouver encore quelques dizaines.

On sait que l'Autriche, jusqu'à ces derniers temps, ne se servait pas d'acier pour la fonte de ses canons et que, en 1909, elle a réarmé son artillerie de campagne en pièces de bronze fabriquées d'après une méthode qui faisait la fierté de l'art technique autrichien.

Aussi, la plupart des canons pris à Przemysl sont-ils en bronze. Il y en a du calibre de forte-resser de 235 et du calibre de campagne de 75,2; parmi ces derniers figurent 28 canons modernes à tir rapide. Les canons de gros calibre sont représentés par 4 obusiers modernes de 12 pouces et 8 obusiers de 24 centimètres.

La forteresse possédait 116 ouvrages blindés, dont 48 tourelles avec des canons variant depuis les calibres de canons de campagne jusqu'au calibre de six pouces.

Il existait 48 ouvrages blindés pour les défenses des flancs et 20 pour la défense des fossés. 180 des pièces prises par les Russes sont utilisables dans de bonnes conditions pour le combat.

Les projectiles retrouvés sont au nombre de 60.000 et les gargousses au nombre de 20.000. Il existait, en outre, d'importants approvisionnements de cartouches.

Toute la Hongrie en proie à la panique

TURIN (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — Des dépêches de source privée qui arrivent de Budapest — et qui sont reproduites par la *Stampa* — donnent l'impression de l'anxiété dans laquelle vit toute la Hongrie, pendant que se déroule la bataille des Karpathes. Tous les Hongrois sont en proie à la panique et attendent fiévreusement le résultat de la bataille. A Budapest — où arrivent continuellement des trains chargés de blessés — on se rend compte de la violence de la lutte, qui n'a pas de précédent dans l'histoire. Des troupes fraîches sont envoyées sans répit sur le front. Toutes les forces dont la monarchie peut disposer sont envoyées sur les Karpathes, pour défendre les plaines hongroises de l'invasion russe. La vie civile est suspendue. A Budapest, l'état de siège est proclamé. Les étrangers sont étroitement surveillés; personne ne peut quitter la ville sans une permission spéciale du préfet de police.

Mort du général Trémeau

ORLÉANS. — On annonce la mort du général Trémeau, ancien vice-président du conseil supérieur de la guerre, décédé à Briare.

SUR LE FRONT

Les heures héroïques sous Vauquois

En Argonne... avril.

La prise de Vauquois, dont un communiqué donnait dernièrement une relation officielle, est incontestablement l'un des faits les plus saillants de la dure campagne que nos poilus ont soutenue cet hiver.

Qu'on se figure le cratère dénudé de quelque volcan encore en fureur, dont les flancs seraient déchirés par de profondes coulées et dont les blocs de lave seraient d'innombrables morceaux d'acier ou de fonte. Tel est l'aspect que présente, vu de quelques centaines de mètres, le plateau si longtemps et si âprement disputé que couronnait jadis un riant village meusien.

Il aura donc fallu plus de six mois à nos soldats pour tant si valeureux, si intrépides, si héroïques, pour reprendre cette position stratégique que les Allemands, merveilleux remueurs de terre, avaient rendue plus redoutable que la plus redoutable de leurs forteresses.

C'est mètre par mètre que nos fantassins parvinrent au sommet du terrible piton qui domine la vallée de l'Aire. Lorsque l'artillerie française eut craché près de cent mille obus sur les tranchées allemandes qui défendaient l'accès de Vauquois, les nôtres purent enfin pénétrer dans le village. Mais, pour cela, ils avaient dû gravir sous la mitraille la pente presque abrupte du plateau; il leur avait fallu creuser un énorme boyau que striaient horizontalement leurs tranchées.

Trop nombreux, hélas ! furent les enfants de France qui jalonnèrent de leur sang cette route de gloire, où, durant la moitié d'une année, nuit et jour, leurs sublimes efforts contraignirent l'ennemi le plus solidement organisé à reculer pied à pied, toujours plus féroce, toujours plus cruel, mais vaincu tout de même. Ce fut en se cramponnant à des échelles dressées le long des boyaux que les soldats français purent se hisser jusqu'aux retranchements ennemis où ils devaient alors engager de terribles luttes corps à corps. Engagé à la diable, un canon de 30, servi par trois ou quatre artilleurs seulement, accompagnait les poilus à l'assaut, et c'étaient alors de fantastiques hécatombes.

Car, pour douloureuses qu'aient été les pertes françaises sous Vauquois, elles sont bien minimes par rapport à celles des Teutons, dont les cadavres couvraient la pente en si grand nombre qu'il était presque impossible de les compter. Et, depuis que cette lutte à mort a repris sur le plateau même de Vauquois, au milieu des ruines fumantes, le carnage n'a pas diminué d'intensité. Les Allemands tombent par grappes entières, et les obus éclatent au milieu de leurs cadavres, dont nos observateurs voient parfois, à la jumelle, sauter les têtes, les bras ou les jambes.

Vauquois est presque entièrement à nous. Seule, la fraction avoisinant l'église et le cimetière est encore disputée. Là, les tranchées françaises et allemandes sont presque contiguës : elles ne sont séparées que par un mur en maçonnerie, par-dessus lequel grenadiers et crapouillotistes « balancent » à la main leurs pesants projectiles. Il serait, en effet, bien impossible de se servir d'un fusil dans un tel endroit, puisque l'adversaire n'aurait qu'à allonger le bras pour en saisir le canon avec la main.

Chez nous, fantassins et artilleurs affectionnent particulièrement ce mode de combat, où ils excellent au point qu'ils guettent les grenades et les bombes que leur envoient les Allemands pour les ramasser audacieusement et les renvoyer avant qu'elles aient eu le temps d'éclater. Dame ! le jeu est dangereux et il arrive quelquefois que ces intrépides payent cher leur héroïque témérité.

Ce ne sont pas seulement des explosifs que les Allemands envoient ainsi de tranchée à tranchée à nos poilus : ils profitent de ce voisinage pour leur faire d'intempestifs sourires. Il faut même supposer qu'avec les ordres militaires, les soudards du kaiser reçoivent la mission de faire croire à nos soldats qu'ils aiment la France et ne la combattent qu'à regret. L'autre jour, un morceau de carton venait tomber aux pieds d'un fantassin, qui put lire, écrits en caractères gothiques, ces vers (?) étranges :

Aujourd'hui,
Ennemis.
Après aujourd'hui,
Amis.
Après la guerre
Contre les Anglottes !

Ainsi, jusque sur la ligne de feu, les Allemands veulent prétendre aujourd'hui que s'ils ont attaqué surnoisement la Belgique, s'ils ont incendié et pillé Liège, Malines, Louvain, Dinant, Arras, Senlis et Reims, ce fut uniquement parce que leur « kultur » avait de la sympathie pour notre civilisation latine.

Fort heureusement il n'est point besoin de donner de démentis officiels à ces flagorneries d'outre-Rhin. Les nôtres savent parfaitement à quoi s'en tenir, et c'est la rage au cœur qu'ils ont vu les Teutons mettre encore en pratique dans le cimetière de Vauquois cet odieux système de tranchées installées parmi les caveaux funéraires après que, sans crainte du choléra ou de la peste, les cercueils eurent été jetés aux quatre vents.

Et le pétrole enflammé dont on les asperge si généreusement suffit également pour les édifier sur la sin-

cérité de ces démonstrations d'amitié saugrennes. Autour de l'église de Vauquois, les Teutons ont employé ce procédé barbare pour tenter de reprendre l'offensive. De mystérieuses automobiles conduites par des pionniers amènent jusqu'aux abords des tranchées l'horrible liquide qui est projeté de nuit sur les nôtres.

Malgré tous leurs efforts répétés, les Allemands ont définitivement perdu Vauquois, et c'est en vain qu'ils se cramponnent à l'extrémité du village ; la route de Varennes sera bientôt ouverte complètement à nos troupes victorieuses. Bien inutilement ils usent de moyens d'intimidation et c'est dans ce but que, le 1^{er} avril, ils tentaient de faire bombarder Clermont-en-Argonne par leurs avions. Vers 6 heures du matin, ce jour-là, cinq taubes arrivaient au-dessus de la ville et y lançaient seize bombes. L'un des projectiles traversa le toit d'un pavillon, réveillant en sursaut un homme qui dormait dans l'unique salle et qui fit un bond prodigieux en voyant ce bolide qui traversait le plafond pour disparaître dans le plancher.

Une autre bombe — et ce fut la seule qui donna des résultats — tomba entre deux automobiles-ambulances, dont la carrosserie fut démolie tandis que deux brancardiers s'affaissaient mortellement frappés. Une offense de plus à la Croix-Rouge : voilà quel fut le résultat de ce raid qui fut abrégé par la fusillade des nôtres.

Tout dernièrement, dans les environs de Vauquois, un soldat appartenant au même régiment que le portedrapeau Collignon, est mort au champ d'honneur. Sans doute le ténor Cazeneuve, de l'Opéra-Comique, engagé volontaire pour la durée de la guerre, à l'âge de cinquante-quatre ans, n'est pas tombé sous le feu de l'ennemi. Ce vétéran avait voulu suivre son fils à la guerre, et à ses côtés prit part à maints combats dans la forêt d'Argonne. Lui que les balles et les marmites avaient épargné, il est mort la colonne vertébrale brisée par un rondin au moment où il se glissait dans une hutte en revenant des tranchées. Et c'est à son fils qu'incomba la tâche douloureuse d'inhumier ce modeste soldat que les galons de sergent signalaient déjà à l'attention des « Marie-Louise ».

Les héros, les martyrs de la foi patriotique comme Collignon, comme Cazeneuve ne se comptent plus dans notre chère France. Mais devant Vauquois particulièrement ils furent et sont encore plus nombreux que sur n'importe quel autre point du front. Car, pour défendre leurs positions, les Allemands massèrent quarante de leurs régiments qui, simultanément, voulurent forcer les lignes françaises, mais dont la masse vint s'écraser contre un mur inébranlable.

(A suivre.)

Henry Cossira.

Garros en abattant un Aviatik a tué les pilotes

Le Morning Post dit que le célèbre aviateur Garros a tué, vendredi matin, deux aviateurs allemands, près de Dunkerque.

Un Aviatik (et non un Taube, comme on l'a déjà annoncé) se dirigeait vers la ville.

Garros, qui était seul, se lança à la poursuite de l'assaillant et, avec un sang-froid admirable, attendit que l'appareil ennemi ne fût plus qu'à une vingtaine de mètres de lui. Alors il tira avec une admirable précision deux coups de feu qui furent efficaces. L'Aviatik descendit et se fracassa sur le sol. Les deux aviateurs s'écrasèrent. Ils étaient déjà morts, tués par les balles de l'admirable pilote.

A quand le troisième ?

Nos aviateurs continuent

On télégraphie de Bâle au Daily Telegraph que cinq aviateurs français et un aviateur anglais ont attaqué, hier, plusieurs villes allemandes situées sur les rives du Rhin : 40 bombes ont été lancées. L'aviateur anglais a incendié la gare de Hallingen.

Deux dirigeables de moins

On télégraphie de Rome que la flotte autrichienne a reçu d'Allemagne deux Zeppelins, dont la base est à Pola. Un de ces Zeppelins, qui effectuait des manœuvres au-dessus de l'Adriatique, est tombé à la mer et a été complètement détruit; tout son équipage a péri.

El, de Copenhague, on mande qu'un Parseval aurait été détruit par accident.

Au total, douze dirigeables de moins depuis le commencement des hostilités.

La manifestation espagnole en l'honneur du général Joffre

On télégraphie de Madrid que l'on comptait hier soir 55.931 signatures à l'album destiné au général Joffre. Ce chiffre ne comprend pas les signatures réunies par les journaux El País et El Radical, de Madrid, et El Norte, de Bilbao.

Un enfant a envoyé de Bujalance un tableau qu'il a dédié au généralissime français, et que le journal Espana nueva s'est chargé de faire parvenir à son destinataire.

The Standard

GRAND QUOTIDIEN POLITIQUE, LITTÉRAIRE, FINANCIER, SPORTIF
Publicité spéciale des villes d'eaux et hôtels étrangers

Abonnement par trimestre : 46 fr. 50.

BUREAUX A LONDRES : 134, Fleet Street.

A PARIS : 2, rue des Petits-Pères. Tél. 103-15.

Le gouvernement grec négocierait les conditions de l'intervention

Les pourparlers seraient déjà très avancés

ATHÈNES. — Les journaux vénizélistes, aussi bien que les journaux gouvernementaux, s'accordent à déclarer que la Grèce est à la veille d'adopter les décisions que commande la situation nouvelle et que, seules, des circonstances impérieuses ont empêché d'adopter jusqu'à ce jour.

L'Ethnos, journal vénizéliste, dit que, malgré les réserves des gouvernants, il est évident que la situation devient tellement grave que le moment n'est pas loin où la Grèce interviendra dans la guerre.

Le gouvernement, qui a accepté le principe de l'intervention, négocie sur les conditions de cette intervention et les négociations sont tellement avancées qu'une action militaire, qui sera combinée avec celle de la Serbie et des alliés, est déjà réglée.

L'Ethnos ajoute que le gouvernement est persuadé qu'aucune tentative des comitadjis ne sera permise par la Bulgarie, laquelle travaillera sincèrement à éviter toute complication.

La Patris écrit :

Malgré la juste réserve des communiqués gouvernementaux, il est évident que nous marchons vers la sortie de la neutralité et que le moment de l'action est proche.

L'Athré, vénizéliste, écrit :

Il est du devoir de tous d'aider sans réserve et sans conditions le gouvernement qui conduit la Grèce à la guerre.

A partir de ce moment-là, il n'existe plus de divergences politiques. Seule subsiste la patrie hellénique, appelant ses enfants à la lutte entreprise.

L'Embros, journal gouvernemental, déclare :

L'opinion publique a témoigné clairement qu'un sentiment plus fort que notre sympathie pour l'entente nous dicte le devoir de lui être plus utile encore que par le passé.

Une preuve indiscutable de ce courant d'opinion réside dans ce fait que l'admiration populaire pour M. Venizelos s'est encore accrue dans ces derniers temps, malgré la façon hâtive, et partant imparfaite, dont aurait dû être menée l'entreprise militaire par lui préconisée.

Après avoir fait ressortir que le peuple hellène donne son approbation à l'audacieuse conception de M. Venizelos, le journal conclut :

Il ne s'agit plus des choses d'hier, mais de la décision de demain.

La nation veut marcher avec la Triple-Entente; elle veut combattre à ses côtés. Le roi et le gouvernement partagent ce désir dans l'assurance et l'intention de concilier leurs obligations envers les pays avec l'attachement qu'ils ressentent pour les puissances amies. (Havas.)

Un démenti du Vatican à M. Wiegand

ROME. — L'Osservatore Romano dit à propos de l'audience accordée par le pape à M. Wiegand :

Dans la conversation qui eut lieu à l'aide d'un interprète, le pape ne fit que répéter son vœu très ardent pour le rétablissement de la paix dans le monde, disant qu'il adressait ses prières quotidiennes pour ce noble but, et il ajouta :

« Lorsque les puissances neutres, parmi lesquelles les Etats-Unis occupent sans doute la première place, croiront arrivée l'heure propice pour déployer leur action en faveur de la paix, le pape sera certainement heureux de placer toute sa haute influence morale au service d'une cause si noble et si sainte. »

En dehors de ces idées, tout le reste que certains ont prétendu voir ou deviner dans les paroles du pape doit être attribué à la forme que le correspondant a cru devoir donner à l'exposé de la pensée pontificale, exposé sur la fidélité de laquelle le correspondant lui-même a cru devoir faire des réserves opportunes en disant : « Si j'ai bien compris les paroles du pape. »

Un député prisonnier libéré

M. Léon Pasqual, député d'Avesnes (Nord), capitaine de chasseurs à pied, est arrivé hier à Paris, rentrant d'Allemagne après sept mois de captivité dans la forteresse de Torgau, où il avait été interné après la chute de la place forte de Maubeuge.

Notre génération s'empoisonne par l'acide urique

Vittel Grande Source

est le contre-poison

TOM, LE DERNIER GARDIEN !...



Le bombardement a ruiné la demeure où il était né, où il avait grandi, où il pensait mourir. Les Allemands sont entrés dans la petite cité. Tom les tient — justement — pour responsables de son malheur, du malheur de son foyer, et, comme un homme, du bord du plancher déchiqueté, tandis qu'insolents et lourds ils défilent, le bon chien fidèle les insulte...

(Dessin de Matania, *The Sphere*.)

LA GUERRE ANECDOTIQUE

Au monument de Passavant

On sait que les Allemands ont détruit, à Passavant-en-Argonne, le monument élevé aux soldats et mobiles de la Marne massacrés par les Allemands en 1870. Or, un collaborateur de l'*Echo de Paris*, M. Ed. Rousseaux, se trouvait à Passavant, il y a quelques jours, et, avec émotion, il nous dit, ce que fut l'odieuse vandalisme des Allemands, un escadron de uhlans fuyant devant la poursuite de nos troupes, et qui escortaient le kronprinz et son état-major :

L'officier du kronprinz n'eut pas plutôt aperçu le mausolée des victimes de ses pères que sa colère devint de la fureur. Il se mit à arracher les fleurs, à piétiner les rubans tricolores, à briser les couronnes et l'entourage; ses soldats accoururent et l'aiderent dans cette œuvre de vandales. Ne pouvant assassiner à nouveau les mobiles, ils fusillèrent le soldat de pierre qui les symbolise. A coups de crosse de fusil, les Barbares lui brisèrent le pied gauche, le bras droit, lui enlevèrent son arme — ô les braves! — et comme ils ne pouvaient atteindre le visage, ils s'en furent dans une maison voisine chercher des perches et lui arrachèrent la tête... Ils allaient continuer leur acte impie et lâche lorsque retentit un cri : « *Franzosen!* » Ce fut la fuite éperdue. Deux d'entre eux, qui voulurent repasser l'Aisne pour aller chercher leur butin à la ferme, furent tués par une patrouille française arrivée inopinément. J'ai vu leurs tombes, près du pont, où ils sont enterrés avec leurs chevaux.

Nous étions à Passavant il y a quelques jours, et nous contemplions avec indignation les traces de la barbarie allemande, nous regardions avec adresse ce pauvre mobile de pierre mutilé et désarmé, et, en voyant cette tombe profanée avec rage, nous nous demandions à quelle race satanique l'Allemagne a donné le jour. Les accents d'une musique militaire nous arrachèrent à notre tragique rêverie. Un de nos beaux et chers régiments d'infanterie de l'Est, le ... de ligne, s'avancait fièrement pour un acte de réparation, un hommage suprême des vainqueurs de 1915 aux vaincus de 1870...

La bonne acquisition

Du *Tourne-Boche*, ce communiqué officiel :

Une fraction du 2^e bataillon ayant pénétré dans les lignes allemandes s'est emparée de plusieurs mètres de tranchée. Croyant bien faire, elle les a rapportés dans son secteur, où il a été impossible de trouver la plus petite place pour les loger. Ils sont à la disposition d'un secteur moins favorisé.

Paroles de Français

Du *Gaulois* :

Un de nos amis se trouvait, ces jours derniers, à Toulon, au milieu de quelques officiers de marine. La conversation, d'abord assez réservée de part et d'autre, roula bientôt sur l'expédition des Dardanelles. Notre ami crut devoir faire une discrète allusion à la perte des vaillants marins français engloutis au moment de l'explosion du *Bouvet*. Mais, comme s'il eût regretté d'avoir effleuré ce pénible sujet, il voulut parler de tout autre chose.

— Au contraire, s'écria l'un des officiers, parlons-en, car nous envions tous le sort glorieux de nos camarades tombés au champ d'honneur. Et non seulement nous remercions nos chers alliés les Anglais de nous avoir associés à leur héroïsme, mais encore nous leur en voudrions s'il ne nous était pas permis de nous trouver bientôt à leur côté.

Paroles de Français, n'est-il pas vrai !

Moi Boche!

D'une lettre d'un officier d'état-major en mission aux Eparges, publiée par le *Bulletin des Armées* :

Notre visite se poursuit, toujours dans la boue. « Vous n'auriez pas cru qu'il y en avait tant, me dit orgueilleusement un gosse de la classe 1915. » La boue, c'est leur domaine. Ils en viennent à lui devoir même de la gaieté; témoin l'histoire de : « Moi, Boche! »

C'était la nuit dernière. Une patrouille sort, reconnaît les lignes ennemies, rentre se chauffer dans un abri souterrain, les hommes tassés les uns contre les autres.

Dans le silence, que troublent déjà les ronflements des dormeurs, une voix dit : « Moi, Boche! » Personne ne répond. La voix insiste : « Moi, Boche! » On croit à une scie et on crie : « F... nous la paix! » La voix reprend : « Moi, Boche! » Cette fois, c'est un concert d'imprécations. L'abri tout entier réclame le droit au sommeil.

Le lendemain, au jour, on trouva dans l'abri un hôte inattendu, que la boue avait habillé comme les autres. C'était un Boche — « Moi, Boche! » — un déserteur qui avait suivi la patrouille pour se libérer du pain KK, des serre-fils à revolver et des mitrailleuses où l'on enchaîne les servants — un vrai Boche, qui avait dit vrai, sans qu'on voulût le croire ni même l'écouter...

Le bon "chand de vin"

Nous avons reçu la lettre suivante qu'illustre un écho figurant dans notre page des « Echos illustrés » :

Paris, le 15 avril 1915.

Monsieur,

Lecteurs assidus d'*Excelsior*, nous venons aujourd'hui vous signaler la conduite d'un brave marchand

de vins, M. Duran, 26, avenue de la République, à Paris.

Ayant une vingtaine de ses clients sur le front, il ne se passe pas de semaine sans qu'il ne leur écrive, leur envoie les illustrations d'*Excelsior* et à feuille « la Guerre anecdotique », ainsi que des cartes illustrées amusantes. Dans ses lettres, il y a toujours des paroles encourageantes pour chacun; souvent même il joint à leurs colis quelques réconfortants souvenirs.

Ce qui, en outre est, à notre point de vue, des plus intéressants, c'est qu'il a disposé sur son comptoir un tronc avec l'inscription : « Pour les poilus, clients de la maison, à leur retour. » A chaque partie de cartes et de zanzibar, les gagnants mettent quelque chose pour les « poilus », et les sous affluent, que c'en est merveille! Sûrôt un tronc plein, l'orifice en est cacheté et un nouveau tronc le remplace.

Ainsi, à leur retour, les « poilus » trouveront une certaine somme qui les aidera assurément, car la plupart sont pères de famille nombreuse et peu fortunés.

La délicate attention de ce brave M. Duran nous a profondément touchés; nous vous la faisons connaître, en vous priant d'agréer nos solutations distinguées.

Ont signé trois clients.

Une recrue de soixante-neuf ans

Du *Phare de la Loire* :

Le 6^e escadron du train des équipages possède, sinon la plus vieille recrue, du moins une des plus vieilles recrues de notre armée : une recrue de soixante-neuf ans, M. César-Alfred Michel, né à Origny-en-Thiérache (Aisne), qui exerçait un commerce à Reims au moment de la guerre.

C'est un vétéran de 1870-1871, décoré de la médaille militaire; il était engagé le 23 août 1914; il a conquis depuis les galons de brigadier.

Remise de décorations

De *l'Auto* :

Alors, le généralissime Joffre a remis les décorations aux poilus. Arrivé devant un jeune de vingt-trois ans, il lui dit comme ça : « T'en as de la veine d'avoir la médaille à vingt-trois ans; moi je ne l'ai eue qu'à soixante-trois ans! » Et il embrassa de deux gros baisers le jeune « mequeton », qui en était comme deux ronds de flan.

— Alors, ça t'a fait plaisir qu'il t'embrasse, lui ai-je demandé après la cérémonie?

— Pour sûr!

— T'aurais pu lui demander encore un baiser pour ta bourgeoise! que j'ai dit.

— Mais je ne suis pas marié! qu'il m'a répondu.

— Ça ne fait rien, tu me l'aurais passé pour la miennel!

Le maître d'école

De *l'Echo du Ravin*, cette légende d'un croquis du poilu Pouche :

— Alors, t'es instituteur, toi?

— Oui.

— Ben, après la guerre on s'ra tous comme toi. Quand on aura franchi les Vosges, on s'ra... maîtres des cols.

Reims sous les obus

De *la France de Demain* :

Nous recevons de Reims cette lettre héroïque : « Dans la nuit de jeudi à vendredi, de 9 heures du soir à 2 heures du matin, bombardement intense par obus en acier de très gros calibre.

« A diverses reprises, on a constaté que chaque bombardement sérieux de Reims correspondait à un échec sanglant des Allemands. Cette fois encore, acceptons-en l'augure. Que cette pensée soutienne nos courages! Disons-nous que chaque meurtrissure infligée à notre ville nous rapproche de la délivrance finale de la patrie. »

Histoires d'évasions

Un garçon de café de Groningen, nommé G. O., vient d'être condamné à un mois de prison pour avoir favorisé la fuite de trois officiers anglais internés dans notre ville.

D'autre part, on écrit d'Arnhem au *Nieuwe Courant de La Haye* : « Sur les indications d'un sergent de faction dans la gare de cette ville, on vient d'arrêter un monsieur et une dame qui sortaient d'un coupé de 1^{re} classe et dont les allures paraissaient suspectes : une enquête permit de constater bientôt qu'on avait affaire à un *marine* et à un *engineer* anglais évadés de Groningen. »

Récemment, on transporta à l'hôpital d'Utrecht un officier anglais interné en Hollande, au fort de Wierickerschans. Cet officier n'avait voulu prendre aucun engagement de ne point s'évader. Pendant tout le temps qu'il passa à l'hôpital, une sentinelle resta en permanence à la porte de sa chambre et une autre sous ses fenêtres. Malgré cela, il réussit à se maquiller de telle sorte qu'il put sortir au nez et à la barbe des sentinelles.

Le *Telegraaf* dit que l'on ne peut rien reprocher à ces officiers puisqu'ils ne sont liés par aucune parole d'honneur et qu'ils préfèrent une rude existence pleine de dangers au doux farniente de l'internement : l'un des officiers évadés de Groningen a été tué à Neuve-Chapelle à la tête de ses troupes.

Tout récemment, en Hollande, deux officiers français (aviateurs) internés dans une forteresse réussirent à s'évader dans des conditions romanesques : l'un d'eux, encore qu'il ne sût pas nager, n'hésita pas à se jeter la nuit, sous les feux des projecteurs, dans un bras

de rivière large de 40 mètres, passant au pied du fort. Il avait une ceinture de liège pour le soutenir et se laissa aller ainsi à la dérive. Il parvint, plus mort que vif, sur l'autre rive, gagna Amsterdam, y rejoignit son camarade. Ils s'embrassèrent, heureux comme des enfants. Ils avaient trouvé pour quelques jours un abri qu'ils croyaient sûr : le deuxième jour pourtant, la maison fut cernée par la police et les deux malheureux furent pris dans leur lit : ils avaient été trahis par un mouchard.

Une dernière histoire : ces jours derniers, arriva à Oldenzaal un lieutenant de réserve canadien qui avait pris du service comme volontaire dans l'armée britannique. Fait prisonnier par les Allemands, il réussit à s'évader et gagna la Hollande. Il vint à Oldenzaal, près de la frontière allemande et du camp dont il s'était évadé, réussit à entrer en relations avec sa femme, une Allemande, qui se trouvait de l'autre côté de la frontière. Elle parvint à franchir celle-ci. Ils vont repartir pour le Canada.

L'infirmière de la Croix-Rouge

Dès la première heure, quand l'impérieuse voix de la patrie menacée a rappelé à chacun le devoir, elle aussi est partie...

Elle a déposé son titre, dépouillé ses bijoux, abandonné la somptuosité de son « home », laissé là toutes les mondaines frivolités qui étaient sa joie, et confié ses enfants à l'aïeule. Elle est devenue « l'infirmière ». La douceur de son regard, le charme de sa parole, la délicatesse de son geste, toute l'habileté de ses doigts fuselés, toute la grâce de ses attitudes, appartiennent maintenant à ceux qui, riches ou pauvres, aristocrates ou plébéiens, — tous soldats de l'honneur, — sont lancés dans la fournaise et tombent, sans peur et sans reproche.

Ah! qu'elle a vite appris les mots qui consolent parce qu'ils viennent du cœur; comme elle a deviné et adouci les angoisses, les soucis d'avenir qui hantent les insomnies déprimantes, les fièvres, les délires de ceux auxquels elle s'est consacrée!

Mais combien grande sera la récompense, quand, plus tard, elle verra se découvrir, sur son chemin, le glorieux mutilé, et l'entendra dire, la désignant à sa compagne et à ses petits : « C'est son dévouement, sa charité, qui vous ont conservé l'époux et le père... »

Signé : Lieutenant FLOQUET.

L'examen de conscience

chez le pâtissier

La question des gâteaux est résolue par un petit journal hanovrien (*Heimatgrüsse an die Dithmarschen Landsteuere unter den deutschen Fahnen*) du 21 mars, avec une subtilité qui fait honneur à l'ingéniosité allemande surexcitée par le jeûne.

« Il semble — dit-il — que le conseil souvent réitéré de manger du gâteau ait donné lieu à un malentendu. On ne peut recommander le gâteau qu'autant qu'il sert simplement de véhicule au sucre qui entre dans sa composition. Mais il doit être bien entendu que tout morceau de gâteau qu'on mangera sera destiné à apaiser la faim et jamais à procurer une jouissance. Avant de manger du gâteau, à quelque heure du jour que ce soit, chacun devra faire un sérieux examen de conscience pour savoir si, au point de vue que nous indiquons, son acte est suffisamment justifié. »

Il exagère!

La revue *Über Land und Meer* présente le kronprinz comme peintre et poète. Elle reproduit dans un supplément spécial un pastel exécuté par l'héritier impérial et qui représente un soldat de la garde; au-dessous, ces vers du prince :

Nous sommes tranquilles à notre poste — Au bras notre fusil — A l'est et à l'ouest — Beaucoup d'ennemis — Beaucoup d'honneur.

Il exagère... il exagère même beaucoup.

Douceurs pour nos blessés

Oufs aux macarons

Mettez dans une terrine un œuf entier et les jaunes de trois autres, avec 250 grammes de macarons pilés, un peu de zeste de citron râpé et 50 grammes de beurre fondu. Après avoir travaillé cette pâte pendant 25 minutes environ, ajoutez-y les trois blancs d'œufs battus en neige.

Versez le tout dans une tourtière beurrée et laissez prendre à four doux.

Ile flottante

Choisissez six beaux œufs. Séparez les blancs des jaunes. Pilez cinq ou six pralines.

Battez les blancs en neige très ferme et mélangez vivement les pralines aux blancs.

Caramélisez un moule avec 80 grammes de sucre ordinaire, laissez-le un peu refroidir, et versez-y les blancs. Laissez prendre au bain-marie pendant vingt minutes environ.

Démoulez froid sur un plat creux, et versez autour une crème anglaise faite avec les jaunes qui restent, 1 litre de lait et 200 grammes de beurre vanillé, selon la recette déjà publiée. (Voir *Excelsior* du 7 mars).

Plusieurs lectrices nous ont demandé la recette du flan; nous la publierons dimanche prochain.

SUR LE FRONT: LE GENERALISSIME INSPECTE ET DECORE



LE GENERALISSIME (*) ARRIVE AU QUARTIER GENERAL BELGE



LE GEN. JOFFRE (1) ACCOMPAGNE DES GEN. FOCH (2) ET DE MAUD'HUY (3) DECORE PLUSIEURS OFFICIERS ET UN SIMPLE SOLDAT

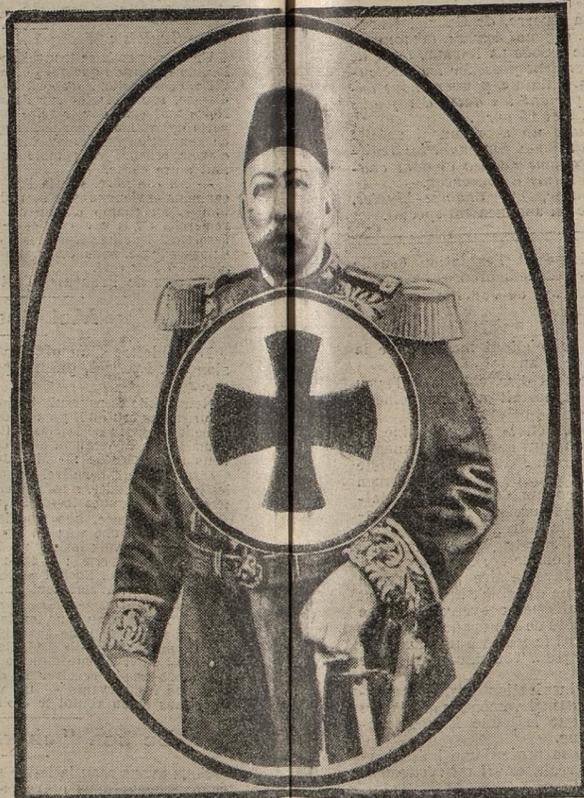
Ces deux scènes ont pour décor deux petites villes du Nord et de la Belgique où, maintes fois depuis le début des hostilités, le général Joffre passa et séjourna. Dans l'une — actuellement il n'y est plus ! — l'état-major général belge résida quelques jours. C'est là que le généralissime fit une courte halte, après avoir fait une inspection dans la région. Dans l'autre, et alors que la canonnade, proche, emplissait l'air de sa rumeur continue, le général Joffre, accompagné des généraux Foch et de Maud'huy, décora naguère le général commandant le 10^e corps promu à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur.

PRISONNIERS DE PRZEMYSL A MOSCOU



Sur l'une des plus imposantes places de la sainte Moscou, les prisonniers de Przemyśl défilèrent, innombrables, avant de s'acheminer vers les camps où ils attendront la fin de la guerre.

LA CROIX DE FER DU SULTAN



Le sultan a reçu de son allié Guillaume II la croix de fer, qui lui semble bien lourde à porter.

UNE VARIÉTÉ DE TRANCHÉES



Dans quelle machiavélique intention branchent-ils l'une de leurs allées souterraines sur une tranchée creusée entre les rails d'un chemin de fer? Gare au déraillement à leur retour!

Les Ephémérides de la guerre

DU 10 AU 16 AVRIL 1915

SAMEDI 10 AVRIL

Victorieusement, les Russes progressent dans les Karpathes.

Après le succès remporté par nos troupes aux Eparges, l'ennemi, affaibli par ses pertes, ne tente de ce côté aucune nouvelle action.

Au bois de Mortmare, nous enlevons une ligne de tranchées et repoussons une contre-attaque.

La poussée russe dans les Karpathes se poursuit, irrésistible.

On continue à parler d'une paix séparée que demanderait l'Autriche épuisée.

DIMANCHE 11 AVRIL

Sur tout le front, les actions partielles engagées sont couronnées de succès pour nos armes.

Actions d'artillerie en Belgique, sur l'Aisne et en Champagne.

Au bois de Mortmare, nous enlevons de nouvelles tranchées; nous progressons également au bois Le Prêtre et au bois d'Ailly.

Nos aviateurs bombardent la gare maritime et la fonderie de Bruges.

L'Italie continue à manifester en faveur de l'intervention.

Les Russes tiennent la chaîne principale des Karpathes.

Sur mer, les pirates allemands coulent un nouveau vapeur anglais.

LUNDI 12 AVRIL

La fin du pirate « Kronprinz-Wilhelm ».

Une contre-attaque allemande aux Eparges est brillamment repoussée.

Au bois Le Prêtre, une tentative analogue est facilement enrayée.

Le croiseur allemand *Kronprinz-Wilhelm*, à bout de ressources, rallie Newport-News, où il sera interné.

Dans la nuit, un Zeppelin jette sept bombes sur Nancy.

La classe 1916 est incorporée.

MARDI 13 AVRIL

La guerre aérienne se poursuit, sur terre et sur mer, avec acharnement.

En Argonne, guerre de mines; en Woëvre, guerre aérienne: nos avions bombardent avec succès les hangars militaires de Vigneulles et dispersent un bataillon en marche.

Sur mer, un steamer anglais est attaqué par des avions allemands; deux navires américains sont saisis par les Anglais.

L'offensive russe se poursuit victorieusement.

MERCREDI 14 AVRIL

L'Italie, en effervescence, achève ses préparatifs.

Aux Eparges, une nouvelle contre-attaque est arrêtée net par notre artillerie.

Nous progressons au bois d'Ailly et au bois de Mortmare.

Un Zeppelin jette des bombes au-dessus de Bailleul.

Deux avions allemands sont descendus dans nos lignes.

Un avion français survole Smyrne.

L'Italie achève ses préparatifs.

JEUDI 15 AVRIL

Un Zeppelin bombarde la côte anglaise. Un avion français bombarde le grand quartier général allemand.

Notre artillerie lourde bouleverse les tranchées ennemies à Oviviers, près de la La Boisselle.

En Argonne, près de Fontaine-aux-Charmes, au bois d'Ailly, au bois Le Prêtre, notre ascendant sur l'ennemi s'affirme de plus en plus.

Nous progressons en Alsace dans la direction de Schropfenriethkopf.

Au nord d'Arras, nous tenons tout l'éperon sud-est de Notre-Dame-de-Lorette.

Nos aviateurs bombardent le grand quartier général allemand, la gare de Fribourg-en-Brigau et les bâtiments militaires d'Ostende.

Un Zeppelin bombarde nuitamment la côte anglaise, où il ne cause que des dégâts insignifiants.

VENDREDI 16 AVRIL

La guerre aérienne redouble d'intensité; deux Zeppelins survolent, en Angleterre, le comté d'Essex, où ils lancent 35 bombes.

A Notre-Dame-de-Lorette, trois contre-attaques allemandes sont vigoureusement refoulées.

Nos aviateurs bombardent la gare de Léopoldshöhe, à l'est de Huningue; la poudrière de Rothwell et le central-électrique de Maizières-Metz.

Notre artillerie abat, au nord d'Ypres, un avion allemand qui tombe dans les lignes anglaises.

Deux Zeppelins et des avions effectuent un nouveau raid aérien contre l'Angleterre, où ils bombardent le comté d'Essex.

Des avions allemands bombardent Amiens.

Garnes abat un Taube dans les environs d'Armentières.

Un Zeppelin sombre dans la mer Baltique.

Un croiseur français bombarde la côte syrienne.

Les pirates allemands torpillent un vapeur hollandais.

« La Journée Française »

Le Comité du Secours National, qui, conjointement avec le Groupe Parlementaire des départements envahis, organise pour les 23 et 24 mai (Pentecôte) la « Journée Française », a déjà affecté depuis sa fondation près de neuf millions. C'est ainsi qu'il procure environ cent mille repas par jour à Paris et dans les départements, qu'il occupe dans des ateliers et ateliers seize mille femmes. De plus, il a accueilli les réfugiés du Nord et de l'Est, organisé le ravitaillement des régions dévastées par l'ennemi, etc.

Et voici le moment où il va falloir secourir les populations des départements actuellement envahis et en particulier de l'Alsace-Lorraine, s'occuper plus largement des orphelins de la guerre. La « Journée Française » lui permettra de continuer sa mission bienfaisante, de sécher les larmes de ceux qui restent au foyer et de tranquilliser ainsi l'esprit de ceux qui combattent pour nous tous.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU DIMANCHE 18 AVRIL 1915

(9)

Le Courrier des Airs

PAR LE

Colonel ROYET

IV

Loyauté ou trahison ?

(Suite)

C'était une femme aux traits fins, qui, sous son attitude imposante et sa robe de cour, présentait une ressemblance frappante avec la comtesse de Gorlitz.

Au bruit des pas du capitaine, la jeune femme se redressa.

— L'heure du départ? interrogea-t-elle en tamponnant avec son mouchoir ses yeux remplis de larmes.

— Non, madame. Encore quelques minutes de répit.

Elle désigna le portrait.

— Vous le voyez, je priais devant ma mère, je lui demandais pardon de mes faiblesses.

Et plus bas :

— Pardon d'avoir trahi ma race.

Elle s'exalta :

— Car c'est bien de cette mère chérie que je tiens le sang qui coule dans mes veines... Ils m'ont assez reproché de ne pas être une Allemande, de

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

demeurer une Slave par l'atavisme. Croyant me blesser dans ma mère par une insinuation malveillante, ils ont même répandu le bruit que le grand-duc Ivan était un familier de la villa de Cannes, ils ont jeté un doute sur ma naissance!

Dans un mouvement de défi superbe, elle releva la tête :

— Eh bien! ces insinuations je les accepte! Après ce qu'ils m'ont fait faire, ma plus grande honte serait encore d'avoir une goutte de sang germanique!

La comtesse rougit, puis dans un emportement passionné balbutia :

— Même vis-à-vis de ce Terschine, par lequel ils ont prétendu me souiller, ma faiblesse s'explique :

J'ai senti plus près de ma race ce danseur moscovite qu'un colonel prussien!

Brisée par l'effort, elle se laissa tomber sur un canapé :

— Devant vous, j'étale toute ma honte... qu'importe, puisque je ne pourrais jamais surmonter l'horreur de votre mépris.

— Madame, je vous en conjure...

Malgré ses efforts surhumains pour demeurer impassible, de Jarville cédait à une émotion violente devant cette détresse mise à nu. Il comprenait maintenant cet être de charme, de légèreté et de faiblesse sur lequel la lourdeur germanique s'était appesantie. Il saisissait le chantage odieux exercé par les agents secrets sur cette femme de haute lignée, réduite par une première faute au rang d'une misérable aventurière. Contre elle, ils avaient utilisé insidieusement le goût de l'intrigue, inné chez tout femme de cour, l'orgueil de jouer un rôle, surtout le besoin de luxe. Pour la réduire à l'infamie, ils l'avaient affamée!

— Comment douter à cette heure de la sincérité

TRIBUNAUX

C'est la faute aux Zeppelins! — C'était la nuit du 20 mars, cette nuit mémorable où les Zeppelins vinrent gratifier les Parisiens de quelques bombes.

Rue de Cadix, alors que sonnait l'extinction des feux, par une fenêtre grande ouverte, se projetait sur la voie publique la lumière d'une forte lampe. Un homme était là, appuyé au balcon, qui refusa d'obéir aux injonctions des agents lui ordonnant de faire, comme tout le monde, la plus complète obscurité.

Les gardiens de la paix, devant l'attitude de ce mauvais citoyen — un espion, peut-être, qui faisait des signaux — n'hésitèrent pas à l'appréhender. Ils lui firent décliner son identité et, le lendemain, on constatait qu'on avait pris un soldat du 4^e zouaves, Maurice Ferry, qui, depuis le 17 novembre, était déserteur. Blessé à Charleroi, le zouave fut évacué d'abord sur l'hôpital d'Elbeuf, puis sur le dépôt de convalescents de Marseille, d'où il reçut l'ordre de route à destination de Rosny-sous-Bois; mais il préféra rester à Paris chez l'amie où il fut arrêté, qui l'hébergea jusqu'au jour de son arrestation.

Après plaidoirie de M^e Henri Géraud, Ferry, qui demanda à aller sur le front, est condamné à trois ans de travaux publics.

Un récidiviste de la désertion. — Emile Guyot, du 4^e régiment de zouaves, comme Ferry, fut condamné le 20 février dernier, par le deuxième conseil de guerre, à deux ans de travaux publics pour désertion. Comme il manifestait un repentir de son acte qui parut sincère, on lui ouvrit, le 2 mars, les portes du Cherche-Midi, en lui remettant une feuille de route pour aller à son dépôt, au Bourget. Le 4 mars, jour où il devait partir sur le front, il déserta pour la seconde fois.

— Je voulais, dit-il, avant d'aller au feu, embrasser mes parents. Je demande à racheter ma double faute en faisant mon devoir.

Le conseil a condamné Guyot à quatre années de travaux publics et M. le commissaire du gouvernement s'arrangera pour que cette fois le zouave arrive jusqu'aux lignes de combat.

Le sommeil du G. V. C. — Le G. V. C. Louis Moitet est, certes, un brave homme, mais il a le défaut d'aimer un peu trop la liqueur chère à Noé. Un soir, étant un peu ému, il était de faction au pont de Bouvier, près de Versailles; il s'endormit, rêvant à la victoire finale. Survint un sergent facétieux qui emporta au corps de garde le fusil de Moitet.

Celui-ci, bien qu'agé de quarante-cinq ans, demande à aller sur le front expier sa faute.

Après plaidoirie de M^e Pichou, le conseil a condamné le G. V. C. à deux ans de prison.

Lisez nos Feuilletons Illustrés

(Récits de guerre)

Un fascicule tous les jeudis

Après l'Enfant de la Guerre, de Gabriel Marul, nous avons commencé, le jeudi 4 mars, l'étonnant récit de Louis Mirande : SOUS LA RAFALE. Ceux de nos lecteurs qui désireraient posséder les fascicules déjà parus de Sous la Rafale, peuvent nous demander les numéros portant les dates des jeudis 4, 11, 18, 25 mars, 1^{er}, 8 et 15 avril.

On peut aussi prendre un abonnement spécial pour les 52 numéros du jeudi contenant les feuillets illustrés publiés dans l'année et dont chacun formera un joli volume à conserver.

Demander à Excelsior, 88, Champs-Élysées, Paris, les conditions de cet abonnement spécial.

de cette âme qui s'imposait l'expiation cruelle d'étaler une à une ses plaies honteuses!

Dans un geste généreux, de Jarville tendit sa main loyale.

Elle le repoussa.

— Oh! pas ici, pas ici où tout me rappelle la scène terrible d'il y a deux ans!

Et par un besoin de tout dire, comme si l'aveu complet du passé lui apportait un soulagement, elle continua :

— C'était vers cette heure-ci... Terschine se trouvait justement là, où vous êtes en ce moment...

Nous l'avions fait venir au château pour une fête comportant un ballet russe... Ce jour-là, sur mon désir, il avait revêtu ce costume étrange du « Maître du Néant », son grand succès... Tenez, un costume tout noir, tel que le vôtre.

Et moi, sur sa prière d'artiste, j'avais consenti à dénouer mes cheveux... Comme ceci...

D'un geste nerveux, involontaire peut-être, la comtesse arracha le peigne d'écaïlle qu'elle maintenait sa coiffure, et ses magnifiques cheveux blonds se déroulèrent de chaque côté de ses épaules.

— Le colonel était parti le matin à une manœuvre aux environs de Torgau... Tout à coup la porte tourna sur ses gonds...

La comtesse fit une inspiration profonde, tandis que de Jarville, instinctivement, portait ses yeux vers cette porte que la jeune femme indiquait d'un geste brusque.

Alors il dut se croire la proie d'une hallucination née de l'étonnant récit, car il vit réellement la porte s'entr'ouvrir...

— En tenue de campagne, mon mari, le colonel des hussards de la garde, parut sur le seuil...

De Jarville poussa un cri sourd, la comtesse lança une exclamation horrifiée.

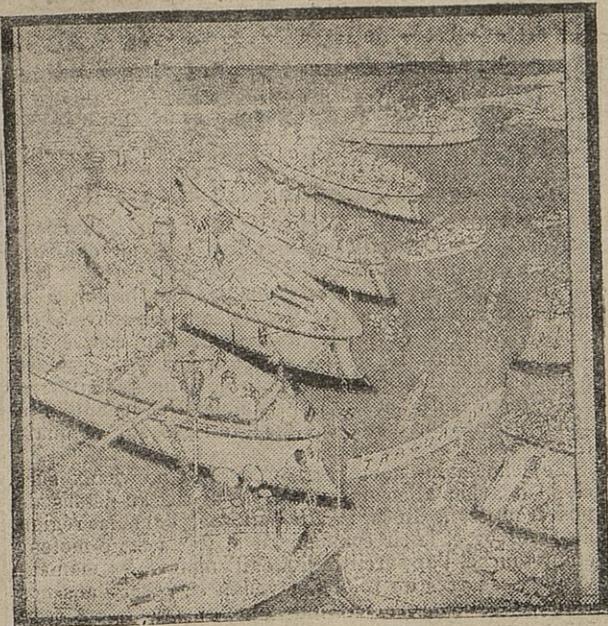
Dans l'encadrement de la porte maintenant

L'HUMOUR ET LA GUERRE



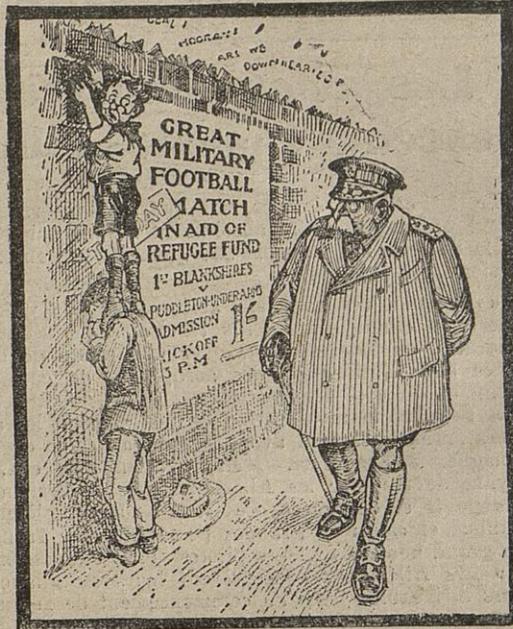
L'Italie (à Salandra). — Voici les rameaux de notre Pâque...

(Pasquino, Turin.)



A POLA
L'escadre autrichienne se prépare.

(Numero, Turin.)



Le petit garçon. — Pardon, monsieur, est-ce que vous n'auriez pas un périscope sur vous, par hasard?

(Punch, Londres.)



LE BARBARE EST PASSE
— Croyez-vous que je l'ai échappé belle ! Si je n'avais pas eu des manches trop longues, il se serait aperçu que j'ai encore mes mains...

(L'Asino, Rome.)



— Nous emmènerons demain vos blessés en auto, mais ayez bien soin que leurs pansements soient apparents ! A notre dernière sortie, personne ne s'est aperçu que nous promenions des blessés.

(Punch, Londres.)



— Tambour et clairon pour annoncer les Zeppelins, c'est très bien, mais j'ai trouvé mieux : qu'on joue donc du Wagner quand ils arrivent et du Massenet quand ils s'en vont.

(Léo Lechevallier.)

grande ouverte, tous deux apercevaient la silhouette du colonel de Helmholz.

Il avait son dolman rouge des hussards barré par la giberne de campagne, le porte-cartes, les hautes bottes de la tenue de guerre.

Il demeurait immobile, si pâle, que, sans une lueur sortant de ses orbites creuses, on eût pu croire à l'apparition d'un mort.

La rédemption de la Gorlitz

Il est des événements de ce monde qui semblent conduits par des fatalités inexorables !

Le jour même où les aviateurs français tentaient leur raid audacieux, arrivait à Torgau le régiment des hussards de la garde — qu'on dénommait plus volontiers par leur titre traditionnel, illustré au cours de cent combats, les hussards de Helmholz.

L'empereur avait donné ses ordres pour diriger vers le Rhin, par la route, cette troupe superbe. Il voulait le plus possible la réserver en arrière aux services d'escorte et ne pas l'exposer aux mêlées des batailles. Il lui avait rendu effectivement son colonel honoraire, le comte de Helmholz, qui, décidément, souffrait d'une neurasthénie trop aiguë pour être en état de servir à son grand quartier général.

Le hasard des étapes avait conduit le colonel à Torgau, tout près du château de Gorlitz. Là, deux ans auparavant, il avait subi la douleur atroce, impérissable qui faisait de lui un corps sans âme.

Jamais il n'y était revenu, peut-être pour soustraire sa dignité à ce désir morbide qui le poussait ce jour-là, comme malgré lui, vers le château. Il voulut revoir ces lieux maudits pour aviver sa

souffrance, pour secouer cette résignation morne où s'abîmait sa pensée et son énergie. En vue de ce décor poignant, peut-être tendrait-il sa volonté, peut-être trouverait-il la résolution d'en finir, de chercher au cours de cette guerre une mort de soldat.

Voilà pourquoi, las, courbé sur son cheval, le colonel de Helmholz, accompagné de deux hussards, suit lentement le chemin qui mène à Gorlitz.

A mesure qu'il approche, il cède à un éblouissement qui estompe autour de lui le paysage. Il ne remarque rien, pas même ce bataillon de la landwehr qui se dirige vers le château et se range à son passage pour lui rendre les honneurs. Il ne voit rien en dehors de la scène qu'évoque son esprit. Il se reporte à deux années en arrière, au moment où, inquiet malgré lui de la présence au château de ce Terschine, il a quitté la manœuvre. Il est revenu aux allures vives, puis, botté, éperonné, violant tous les usages de l'étiquette, il a pénétré dans le salon...

Son rêve, à dessein cruel, est interrompu par l'arrêt brusque de sa monture qui renâcle devant la grille fermée de Gorlitz. Et aussitôt le vieux Karl apparaît, son fusil en bandoulière. Le garde dévisage le colonel et salue avec un froid respect. Puis il marmonne, comme pour lui-même :

— Ne laisser passer personne à l'exception d'Hermann et de mes mâtres...

Celui-là reste quand même son maître.

La grille s'ouvrit, puis se referma devant les deux hussards d'escorte, devant le bataillon qui arrivait pour cantonner au château.

Lire la suite dans notre numéro du dimanche 25 avril.

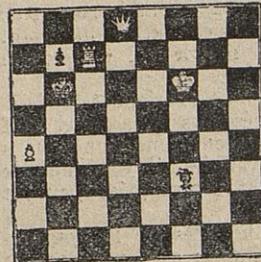
Distractions pour les tranchées

N° 24. — CHARADE

A la fin de mon premier,
Il fait souvent mon dernier;
Nom de femme mon entier.

N° 25. — METAGRAMMES

- 1° Dieu prodigue ses XXXXX
A ceux qui font vœu d'être XXXXX
- 2° J'aime les bons XXXX
Aussi les bons XXXX



N° 26. — ECHECS

par un abonné d'Excelsior.
à Cours.

NOIRS (3 pièces)
BLANCS (4 pièces)

Les blancs font mat en deux coups.
Mate in two moves.

SOLUTIONS DES PROBLEMES

N° 20. — Jeu des blancs : 39 à 34, 38 à 33, 17 à 12, 27 à 21, 43 à 3 fait une dame et gagne.
N° 21. — Pièces.

| | | |
|---|---|---|
| 3 | 4 | 2 |
| 4 | | 5 |
| 2 | 5 | 2 |

N° 22. — Les trois pions ou haricots ont bien ainsi été ajoutés, et l'on compte 9 pions sur chaque côté du carré.

Remarque. — On pourrait ajouter 8 pions en plus tout en n'en comptant toujours que 9 sur chaque côté du carré.

N° 23. — Rond; eau. — Rondeau.

Les meilleures solutions reçues : Milles et MM. Myosotis, Gaston G. H., Paris, Hirondelle de Provence, V. Loby, Marthe et Jean, Salamandre, au

Havre, Lydie B..., Nouveau lecteur, L. Monnier, Un damier parisien.

LA GUERRE AÉRIENNE

Les avions ennemis descendus par les Alliés

Le 1^{er} octobre dernier, du quartier général allemand partait cet ordre absolument inédit, qui dénote de la part de nos ennemis une audace que pourraient envier leurs aviateurs :

« L'emploi des appareils aériens, dans la présente guerre, a donné d'excellents résultats. Au début des hostilités, on pouvait remarquer une profonde différence dans l'utilisation des aéroplanes du côté allemand et du côté français.

» Pendant la mobilisation de nos armées, les aviateurs français se sont avancés jusqu'au cœur de l'Allemagne, à Francfort, Metz, Nuremberg, etc., essayant de troubler les Allemands par la destruction des ponts et des gares. Ce travail fut complètement manqué et causa de grandes pertes du côté français, un grand nombre de leurs pilotes ayant été descendus.

» Les Allemands conservèrent leurs aéroplanes et leurs dirigeables jusqu'au commencement de la guerre et ne s'en servirent que pour l'accomplissement de la tâche la plus utile : les reconnaissances.

» De même, pour l'emploi des moteurs : les moteurs à circulation d'eau sur les biplans se sont montrés les plus pratiques pour l'armée. Leur vitesse est suffisante et, comme l'a remarqué un de nos aviateurs, un pilote voit plus en une heure qu'une armée ne pourrait reconnaître en trois jours. Ce moteur est très économique et donne la possibilité d'emmenner dans l'appareil beaucoup plus de poids utile que la charge emmenée par les monoplans dont les Français préfèrent se servir.

» Il a été prouvé aussi que c'était une excellente idée de faire accompagner les pilotes par des officiers observateurs entraînés. Sur les avions français, on ne trouve plus, depuis longtemps, qu'un aviateur officier et son mécanicien. L'officier sert à la fois d'observateur et de pilote. On a souvent remarqué que les Français volent très haut, ce qui rend impossible toute observation exacte.

» Malgré tout, les aviateurs ennemis ont toujours fait leur devoir et avec bon succès. Par exemple, il y a quelques jours, un rapport fut trouvé sur le corps d'un pilote français descendu à Nancy. Ce document contenait des informations très exactes sur la force et la composition des troupes allemandes engagées dans le combat.

» Ainsi que l'expérience l'a démontré, un véritable combat dans les airs, comme l'ont décrit les journalistes et romanciers, doit être considéré comme un mythe. Le devoir de l'aviateur est de voir et non de combattre. Les aviateurs français oublient trop facilement cette obligation.

» Toutefois, récemment, un pilote allemand, dans une reconnaissance, a rencontré deux avions ennemis. Comme il croyait que ceux-ci voulaient l'attaquer, il décida de foncer droit sur l'un d'eux. Les deux Français virèrent immédiatement et abandonnèrent leur proie.

» Les feux de l'infanterie, et plus spécialement des mitrailleuses, sont considérés par les aviateurs comme très dangereux. Aussitôt que le pilote entend la musique bien connue des projectiles, il fait bien de prendre aussitôt de l'altitude.

» L'expérience a démontré qu'il n'était d'aucun danger de recevoir des balles dans les plans des appareils, ceci n'ayant aucune conséquence sérieuse. Le péril ne commence que lorsque les projectiles touchent les parties essentielles du moteur ou le réservoir d'essence.

» Le feu de l'artillerie, en général, n'a que très peu d'effet. Un seul cas peut être cité où un aviateur français fut descendu par les canons. C'était le recordman bien connu Garros qui, longtemps, détint le record de la hauteur. Son aéroplane fut touché et, s'enflammant instantanément, fut précipité sur le sol comme un météore.

» L'organisation de nos troupes aériennes, spécialement en ce qui concerne les réserves de matériel neuf et les rechanges, a merveilleusement fonctionné. Dans les stations même les plus avancées, il y a tant de pièces que les pannes les plus compliquées peuvent être aussitôt réparées.

» Quant aux qualités des hommes de l'aéronautique, on ne peut dire qu'une chose : c'est que partout les aviateurs apparaissent inspirés de la plus grande bravoure et généralement acceptent les missions les plus difficiles sans la moindre hésitation. Les troupes causés dans leurs appareils par les éclatements de projectiles sont recouverts et on y marque simplement la date dessus. Un grand nombre de nos appareils portent déjà de ces traces.

Tel est ce document bizarre qui, comme toutes les communications provenant de l'Allemagne, ne comporte qu'une très faible partie de vérité. Nous ne nous attarderons pas à réfuter les inexactitudes qu'il renferme et, pour revenir à la réalité, nous nous contenterons de commencer aujourd'hui une étude complète sur les pertes subies par nos ennemis dans l'aviation, en ne tenant compte que des appareils tombés dans

nos lignes. Certes, bon nombre de ceux qui ont pu regagner leur territoire devaient être frappés à mort, mais nous ne voulons pas qu'une seule inexactitude ou exagération puisse être relevée dans les statistiques que nous allons publier.

Les avions ennemis abattus en août

Au début du mois d'août, les Allemands commençaient la série en descendant eux-mêmes un de leurs avions à coups de fusil, à Mannheim.

Le 14 août, à 7 heures du matin, un biplan allemand apparaissait entre Norrey et Vandières ; les postes français ouvraient aussitôt le feu contre lui. Une des balles traversait le réservoir et, l'essence s'étant vidée, les aviateurs étaient obligés d'atterrir. Ils étaient faits aussitôt prisonniers et conduits à Pont-à-Mousson, d'où ils étaient dirigés sur le quartier général.

Le lendemain, nous remportions de nouveaux succès. Un avion allemand s'étant aventuré au-dessus de nos troupes, à 1,000 mètres environ, dans la région de la Woëvre, le tir commençait et portait. Le moteur était touché, l'appareil descendait, malgré les manœuvres désespérées du pilote, et venait se poser dans nos lignes. Les deux officiers qui le montaient étaient capturés.

Le même jour, un avion ennemi, qui avait exploré tout le sud de la province de Luxembourg, ainsi que les environs de Sedan, était abattu, vers 6 heures du soir, à Floreville, à la Brasserie des Hayons. L'aviateur se cassa la jambe en tombant et le passager reçut une balle au cou. Ils eurent cependant le temps de brûler leur appareil avant d'être capturés.

Toujours le 15 août, un autre appareil allemand était descendu à Pagny-sur-Moselle, ainsi qu'il résulte de la lettre suivante, adressée par l'un des tireurs à sa femme, aussitôt après l'exploit :

« Je t'envoie un souvenir précieux : c'est une carte prise dans un biplan Albatros, que nous avons abattu ce matin, à cinq heures, à Pagny-sur-Moselle. Nous avons fait les deux Allemands prisonniers et la carte que je t'envoie était dans leur poche.

» Nous avons descendu le biplan à 500 mètres de hauteur ; nous étions dix de mon escouade pour l'abattre, aussi quelle joie et quel bonheur !... Je te joins un bout de toile de ce fameux aéroplane allemand, qui fut victime de nos premières balles françaises. Surtout, ne les perds pas, ainsi que la carte, car j'y tiens pour toujours, ce n'est pourtant pas grand-chose. »

Les Russes ne restaient pas inactifs de leur côté. C'est ainsi qu'un Communiqué officiel de Saint-Pétersbourg annonçait, le 14 août, qu'un aéroplane, monté par quatre officiers allemands, avait été abattu par les Russes, dans le gouvernement de Survalka, près de Samno. Les quatre officiers avaient été tués. Bien que ce vol à quatre semble bien extraordinaire, à moins qu'il s'agisse de deux appareils au lieu d'un, l'histoire est obligée d'enregistrer un fait qui a reçu l'officialité de l'état-major allié. D'autre part, le 18 août, c'était un aéroplane autrichien que nos amis capturèrent à Baleni.

Le même jour, dans la matinée, continuant nos exploits, des coups de feu étaient tirés contre un avion allemand qui était venu évoluer sur Givet et le forçait à descendre à Hastières. Le lendemain, nous descendions un nouvel appareil près de Dinant : le pilote était tué, l'observateur capturé. Quant à l'aéroplane, il était intact.

Non contents d'être abattus par les belligérants, les aviateurs allemands n'avaient pas plus de chance avec les neutres. C'est ainsi que, le 20 août, un avion était atteint par des patrouilles en Zélande et que le pilote était fait prisonnier. Le 23 août, un appareil ennemi prenait feu au-dessus d'Asche, près de Termonde, aux environs d'Anvers, et tuait ses deux passagers en s'écrasant sur le sol, où il achevait de se consumer.

Le Communiqué officiel de l'état-major du généralissime russe du 25 août annonçait un nouveau succès aérien : « Au sud de Grondeschone, nous avons abattu un aéroplane autrichien. Deux officiers qui le montaient ont été tués, un troisième a été blessé. »

Le 25 août, une compagnie de douaniers avait la chance d'atteindre un appareil allemand qui survolait nos formations dans la région du Quesnoy. L'avion allait tomber dans les lignes anglaises, où il brûlait avec les deux officiers qui le montaient. Le 26, enfin, un aéroplane allemand, qui avait lancé sans succès plusieurs bombes sur la gare de Cambrai, était abattu près du jardin public par nos troupes. Le pilote était gravement blessé, mais l'observateur était indemne. Tous deux restaient entre nos mains.

Tel fut le bilan du premier mois des hostilités, au point de vue perte des avions ennemis : 14 appareils et 30 hommes mis hors de combat. On peut estimer que, pour un début, nous avons fait de grandes choses. Or, ce n'était qu'un début, comme nous le verrons par la suite, mais alors que les premiers jours le lebel et le mousqueton suffisaient à abattre les appareils, ce seront maintenant plutôt le canon, les batteries spéciales surtout, et les avions des alliés qui les remplaceront, les Allemands ayant appris à leurs dépens, au cours du mois d'août, combien il est dangereux d'évoluer à de basses altitudes.

(A suivre.)

Jacques R.-M.

Des avions bombardent des ouvrages fortifiés dans les Dardanelles

Dans la journée du 16 avril, un cuirassé français, appuyant une reconnaissance d'avions, a bombardé efficacement les ouvrages d'El-Arish et des rassemblements de troupes turques signalés autour de cette ville. (Communiqué officiel du ministère de la Marine.)

Un camp turc détruit

LONDRES. — Le correspondant du Times à Mytilène télégraphie, à la date du 16 avril :

« Hier et aujourd'hui, le temps a été favorable. On mande d'Imbros que dix cuirassés se sont approchés d'Enos ; deux sont entrés dans le golfe : ils ont bombardé et détruit un camp turc.

» On rapporte que des réfugiés ont offert de former un corps auxiliaire ; un officier français est arrivé ce soir pour choisir les volontaires. »

L'action de la flotte russe

LONDRES. — On mande de Sofia au Times, à la date du 16 avril, que la flotte russe a bombardé Kara-Burun, situé en dedans de la ligne de Tchaltadja.

Des voyageurs venus de Dedeagatch annoncent qu'un nouveau groupe d'officiers allemands est arrivé à Constantinople et qu'on a emmené la plus grande partie des garnisons d'Andrinople, de Demotika et de Kirk-Kilissé pour défendre la capitale.

La défense de Smyrne

ATHÈNES. — Des informations reçues de Smyrne signalent une activité fébrile dans la construction d'ouvrages militaires, à laquelle tous les chrétiens sont obligés de collaborer, sous la surveillance d'officiers ottomans. Une armée turque de 15.000 hommes se trouverait entre Smyrne et Vourla. 20.000 soldats turcs campent à Menemen. (Information.)

M. Baudin au Brésil

RIO-DE-JANEIRO. — M. Wenceslao Braz, président de la République des Etats-Unis du Brésil, a fait, à M. Pierre Baudin, un accueil chaleureux.

Les intérêts de la France et du Brésil seront envisagés avec un égal désir de rechercher, d'un commun accord, des solutions satisfaisantes.

M. Maurice Bondet-Saint accompagne, au titre de la marine marchande, M. Pierre Baudin, ancien ministre de la Marine, dans sa mission au Brésil, en Uruguay, en République Argentine et au Chili.

Les Obligations de la Défense Nationale

Le meilleur placement à l'heure actuelle, c'est sans contredit le placement en Obligations de la Défense Nationale. C'est le meilleur, parce que c'est celui qui procure à la Patrie l'aide la plus efficace et que les délais de remboursement, cependant très modérés, donnent au Trésor une liberté d'action que les Bons de la Défense ne lui assurent pas. C'est le meilleur, parce qu'en raison même de ces délais l'intérêt servi est supérieur à celui des autres valeurs et qu'il procure au souscripteur non seulement un revenu rémunérateur (5.30 0/0 environ, compte tenu de l'anticipation des intérêts), mais encore une augmentation du capital versé (3.50 par 96.50).

Les capitalistes et les épargnants ne doivent pas oublier que c'est entemps de guerre, pendant la crise même et non après, qu'il faut placer ses fonds pour une certaine durée. Un taux de 5.30 (sans la prime) ou de 5.60 (avec la prime) est singulièrement attrayant. S'imaginer-t-on que demain les besoins de l'industrie entraîneront une cherté plus grande du loyer de l'argent ? Mais l'Etat qui devra consolider ses emprunts à court terme serait lui-même obligé d'élever le taux : or, les souscripteurs des obligations pourront les apporter pour leur libération à ces emprunts futurs et toucher dès ce moment la prime déjà acquise.

Il ne faut donc pas hésiter, plus les ressources seront grandes, plus l'effort militaire pourra être énergique, et moins la durée de la guerre sera longue. Aurions-nous peur de faire des sacrifices, de sentir un peu de gêne ou de misère ? Nos enfants reculent-ils, eux, devant les sacrifices les plus héroïques ? Pour vaincre, on n'a jamais trop d'armes ni de munitions ; pour les payer, le Trésor n'a jamais trop de ressources.

CONSTIPATION
et ses Conséquences
GRAINS de SANTÉ du D^r FRANCK
1 ou 2 grains avant le repas du soir.

SITUATIONS Brochure envoyée franco.
PIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine d'Espagne est de retour à Madrid.
 — S. A. R. le prince Georges de Grèce est parti, avant-hier, à bord du destroyer *Ierax*, pour Brindisi, en route pour Paris.
 — LL. AA. le maharajah de Kapurthala et la maharanée, après avoir fait un court séjour, ont quitté Paris pour se rendre en Espagne, d'où ils s'embarqueront, jeudi, à Gibraltar pour New-York.
 — Le prince Amarjit Singh de Kapurthala a rejoint le quartier général du corps expéditionnaire indien.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Joseph Willard, ambassadeur des Etats-Unis à Madrid, est arrivé à Londres.
 — S. Exc. le prince Chaaron, ministre de Siam en France, est de retour à Paris.
 — Mrs Sharp, femme de l'ambassadeur des Etats-Unis en France, vient de rentrer à Paris avec ses enfants.

INFORMATIONS

— MM. L. et Ch. Louis-Dreyfus, en mémoire de leur père, M. Léopold Louis-Dreyfus, ont remis au préfet de la Seine la somme de vingt mille francs à distribuer aux pauvres des arrondissements de Paris.

MARIAGES

— Dernièrement a été célébré, dans la plus stricte intimité, en l'église de Notre-Dame-de-Grâce de Passy, le mariage de M. Marcel Tourey-Piallat, du 13^e régiment d'artillerie, avocat à la cour d'appel de Paris, avec Mme Marion Lespinasse.

NAISSANCES

— La comtesse Simon de Dreux-Bresé a donné le jour à un fils qui a reçu le prénom d'Edouard.
 — Mme Michel Vaudoyer, dont le mari est glorieusement tombé à l'ennemi, en septembre, a mis récemment au monde une fille qui a reçu le prénom de Michelle.
 — Mme Jacques Rouxel a donné le jour à un fils qui a reçu le prénom de Jean.
 — La marquise de Charette est mère d'une fille qui a reçu le prénom de Suzanne.
 — Mme Gaston Cailleux, dont le mari, capitaine au 25^e d'artillerie, est commandant d'une section de munitions en Argonne, a mis au monde, le 15 avril, un fils qui a reçu le prénom de Louis-Jacques.
 — La comtesse de La Garde de Saugres, femme du sous-lieutenant actuellement sur le front, a donné le jour à un fils, le 8 avril.
 — Mme Goursaud, femme du commandant, est mère d'une fille depuis le 14 avril.
 — Mme Fernand Arquin, femme du lieutenant au 17^e dragons, a mis au monde une fille qui a reçu le nom de Jacqueline, le 16 avril.
 — Mme Lagaranne, femme du médecin auxiliaire, est mère d'une fille.

NECROLOGIE

— Ce matin, à 10 heures, sera célébrée, en l'église de Saint-Pierre de Montmartre, par les soins de l'Œuvre de Mars-la-Tour et sous la présidence de Mme Raymond Poincaré et du général Garnier des Garets, une messe solennelle à la mémoire des soldats français et alliés morts au champ d'honneur.
 — Une messe sera dite demain lundi 19 avril, à 10 h. 30, à Saint-Augustin, pour le repos de l'âme du sergent Philippe Mège, fils de M. Ferdinand Mège, ancien député, et gendre de M. Georges Morel d'Arleux, tombé au champ d'honneur le 19 mars.

Nous apprenons la mort :

— Du sénateur Aldrich, décédé à New-York. Il joua un rôle très important dans toutes les questions financières des Etats-Unis.
 — De Mme Ernestine Sattler, décédée à l'âge de soixante-sept ans, avant-hier. Elle était la mère de notre confrère Edouard Sattler.
 — De la baronne de Saint-Loup, née de Sambucy de Sorgue, décédée le 3 avril, dans sa soixante-dix-neuvième année, à Toulon. Elle était la mère de la vicomtesse de l'Estoire et la belle-mère du vicomte de l'Estoire actuellement lieutenant au 136^e régiment territorial.
 — Du capitaine de Bresson, commandant la 9^e compagnie du 3^e régiment d'infanterie, tombé au champ d'honneur près de Verdun. Démissionnaire, il avait repris son ancien grade et était sur le front depuis cinq mois. Il laisse une veuve et un jeune garçon. Il était le fils du vicomte de Bresson, ministre plénipotentiaire, et de la vicomtesse, née du Hallay-Cotguen, si appréciée dans la haute société de Nice.

— De Mme Isabelle de Francia Santos Suarez, décédée en son domicile, 9, rue Léonard-de-Vinci.

— De Mgr Abbati, évêque de Diocletianopolis, en Palestine. Des Frères Mineurs Franciscains, décédé dans le couvent de son ordre à Bordighera (Italie), le 9 avril. Il était âgé de quatre-vingt-cinq ans, comptait soixante-trois ans de vie religieuse, soixante-dix de prêtrise et quarante-deux d'épiscopat.

— De Mme Jules Pythou, mère de M. Joseph Pythou, ancien député du Puy-de-Dôme, actuellement sous-lieutenant au 141^e de ligne, décédée à Clermont-Ferrand à l'âge de cinquante-cinq ans.

— Du baron du Peyroux, décédé au château de Chennebrun (Eure). De son mariage avec Mlle de Bonneval, il laisse une fille, qui a épousé le vicomte des Brosses, actuellement à l'armée.

— Du vicomte de Guay de Saint-Rome, descendant d'une des plus vieilles familles du Rouvergne, décédé en son château de Creissels.

— De l'abbé Wilbert, curé de Lesboeufs, sur le diocèse d'Amiens, arraché par l'ennemi du chevet des blessés français et allemands, auxquels il prodiguait, dans sa bourgade envahie, ses soins indistinctement, et décédé, le 23 mars, du typhus, à Wittenbourg, près de Halle, où il avait été interné. Il a été assisté à ses derniers moments par des prêtres français, ses compagnons de captivité. La « mission catholique » établie à Fribourg (Suisse), en faveur des prisonniers français, a fait connaître sa mort à son évêché.

— De M. Amédée Nouel, capitaine d'artillerie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Blois.

— De Mme Legrand-Chabrier.

— De M. Dominique de Kerannel, receveur des domaines, décédé à Lille, dans sa soixante-cinquième année.

— Du comte Eugène de Meens, décédé à Bruxelles. Il était président de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul et du Conseil de fabrique de l'église Sainte-Croix.

— De M. Auguste Liebaert, boungestre d'Ostende.

— De l'enseigne de vaisseau Kérenfors, décédé subitement à bord du paquebot transatlantique la Savoie. Ses obsèques ont été célébrées le 24 mars, à l'île de Lemnos. Le général d'Amade, commandant le corps expéditionnaire, assisté d'un contre-amiral anglais et du représentant du général commandant le corps expéditionnaire anglais, assistait à la cérémonie. Au cimetière, le commandant de la Savoie et le général d'Amade ont prononcé des discours.

— De M. Paul Jackson, revenu du front et décédé à Versailles le 14 avril.

— Du général Labryne, commandeur de la Légion d'honneur, décédé subitement à Beaune.

— Du capitaine Pierre Roy, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de quatre-vingt-un ans, à Dijon.

LA CURIOSITE

On vendra, à l'Hôtel Drouot, les 21, 22 et 23 avril, les objets d'art, meubles et tableaux anciens et modernes, dépendant de la succession de M. Marcel Clongenon, antiquaire, tué à l'ennemi.

Morts au champ d'honneur

Le lieutenant-colonel de réserve Brouet, tué à Méoncourt. Le dernier ordre qu'il donna fut : « Tenez jusqu'au soir et coûte que coûte. » Cet ordre fut exécuté fidèlement par ses hommes, qui avaient apprécié son autorité, son énergie, son amour du devoir. Le lieutenant-colonel Brouet a été cité en ces termes à l'ordre du jour de l'armée :

« Brouet, lieutenant-colonel commandant le 223^e régiment d'infanterie : « A été frappé d'une balle en pleine poitrine le 25 août au moment où, debout sur la tranchée, il donnait à son régiment, arrêté par un feu violent, la prise du mouvement en avant. »

Le commandant Marchal, du 106^e d'infanterie. Gravement blessé au début de la campagne, fut nommé commandant et proposé pour la croix de la Légion d'honneur ; tomba mortellement frappé par un obus dans une tranchée.

Les capitaines : René Fourré, du 46^e d'infanterie, mort à l'ennemi et inhumé à Cosnes (Meurthe-et-Moselle) ; Brun, de l'état-major de la 56^e brigade d'infanterie, inspecteur adjoint des eaux et forêts à Chambéry.

Les lieutenants : Jacques Armagnac, du 309^e d'infanterie de réserve, ancien inspecteur des finances, inspecteur général de la Société de Crédit Industriel et Commercial, blessé grièvement et fait prisonnier le 22 août dernier, à Sainte-Marie-aux-Mines, décédé le 8 avril à l'hôpital militaire de Munich ; Arnault, du 46^e d'infanterie, tombé le 28 février ; René-Clément Mulleret, du 46^e d'infanterie, décédé le 4 mars à l'hôpital d'Artennes des suites de ses blessures ; Joannès Chapuis, du 140^e d'infanterie, avocat à la cour d'appel de Grenoble, maire de Tencin ; il était le beau-frère de réaliste aviateur Rey, tué l'an dernier, et du lieutenant de réserve Georges Rey, mort des suites de ses blessures au front ; René Vaunetelle, de l'infanterie, percepteur à Lauzon (Loiret-Garonne), fils de M. Vaunetelle, intendant général aux armées.

Le docteur Bernard Labbé, médecin auxiliaire au 4^e d'infanterie, mort des suites de ses blessures le 6 avril et cité à l'ordre de l'armée.

Les sous-lieutenants : Georges Berthoin, du 4^e d'infanterie, tombé le 12 janvier au combat de Crouy ; Louis Rouille, ingénieur des arts et manufactures et des arts et métiers, du 4^e d'infanterie, tué en Argonne le 4 avril, à l'âge de vingt-neuf ans ; Martial Ragot, du 131^e de ligne, mort à l'âge de trente-quatre ans ; Robert Porchon, du 106^e d'infanterie, âgé de vingt ans, veuve du général Delarue, tombé également au champ d'honneur.

Le sous-officier Edgard Leveau, du 131^e d'infanterie, percepteur dans le Loiret.

L'adjudant Jacques de Laforcade, du 167^e d'infanterie, cité à l'ordre du jour de son régiment. Il avait épousé Mlle Geneviève d'Annoville.

Le sergent Pierre Gariel, mort des suites de blessures causées par l'explosion d'une mine allemande à Carnoy (Somme), le 15 mars. Il a été cité à l'ordre du jour de l'armée dans les termes ci-après :

« A montré en sevrant dans la tranchée, les reins brisés, ne cessait d'encourager ses hommes en leur criant : « En avant ! et vive la France ! » Est mort au poste de secours quelques instants après y avoir été amené. »

Il était le fils du colonel et de Mme Gariel et le gendre de M. et Mme d'Yerville.

Léon Frémont, du 5^e d'artillerie de forteresse, enseveli sous les ruines du fort de Troyon (Meuse), lors de sa défense héroïque en septembre dernier. Il était le fils aîné de notre excellent confrère Henri Frémont, directeur du *Republicain de Verdun*.

Jean Bayet, rédacteur au ministère des Beaux-Arts, tombé glorieusement, le 7 avril dernier, à la tête de sa compagnie, qu'il conduisait à l'assaut d'une tranchée. Son père, M. Charles Bayet, ancien directeur de l'enseignement supérieur, s'est engagé à l'âge de soixante-six ans et était tout près de son fils quand celui-ci fut tué.

Maurice Waltz, nommé adjudant sur le champ de bataille, fils de M. Constant Waltz, appariteur à la cour d'assises.

Un service religieux sera célébré le mardi 20 avril 1915, à 10 heures très précises, en l'église Notre-Dame-de-Malakoff, à la mémoire de M. I. Capitaine, Barbier de Reuille, Saugues, Ferrand, Bougaull, Dadier, Berger, Brulhard, Philippe, Truzy, Martin-Denis, Charmes, Frangal, Fournon, Barthélemy, Rochereau, Rodier, Montier, Cambourieu, Aibeaud, Varrélaud, Bellanger, Bonnelin, Conpeux, Duvaux, Cudalen, Caudron, Farges, Granel, Berger, Bertin, Médèche, Gavoille, Grandelle, Coste, Julienne, Vigouroux, Auguste Mourel, François Mourel, Chazaly, Behier, Hays, Martin, Henri Delord, soldats appartenant à la Compagnie Générale Parisienne de Tramways, morts au champ d'honneur.

Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Les ministres se sont réunis hier matin en conseil, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. M. Millerand, absent de Paris, n'assistait pas à la délibération. La séance a été consacrée à l'examen de la situation diplomatique et militaire.

Le 1^{er} mai en Alsace. — D'après une information du *Vorwärts*, le parti socialiste allemand ne célébrera point cette année-ci la fête du 1^{er} mai. Toutefois, le soir, il y aura de grandes réunions dans les groupes du parti.

La chasse au cuivre. — On mande de Maestricht que deux wagons pleins de cuivre ont été expédiés de Turahout en Allemagne. Des Allemands d'ont escortés parcourent, par dizaines, toutes les localités de la frontière belge pour y acheter des stocks de vieux cuivre et même des articles en cuivre. Ils payent 60 centimes le kilogramme.

Exécution capitale. — André Martin, le parricide de Cumières, a été exécuté hier matin ; l'échafaud avait été dressé devant la porte de la prison de Versailles. Le condamné est allé au supplice après avoir embrassé son avocat et son coaccusé.

Accident mortel. — Au village de Tillé (Oise), Henri Hamot, propriétaire, âgé de vingt-trois ans, a reçu une raclée d'un poulain que l'on opérât. Atteint à la poitrine, le malheureux jeune homme, qui était revenu de l'armée avec un bras presque impotent, n'a pas tardé à succomber. (D. p.)

Entre infirmier et surveillant. — La nuit dernière, à l'hospice d'Ivry, l'infirmier Léon Rigaud-Garnier, cinquante ans, a pour des raisons de service, tiré un coup de revolver sur le surveillant Charles Freichey, trente-neuf ans, qui a été transporté à l'hôpital de la Pitié. Le meurtrier s'est constitué prisonnier.

Ecrasée par un tramway. — A Saint-Maurice, en face du numéro 72 de la Grande-Rue, un tramway de l'Est-Parisien a renversé Mme veuve Rouler, âgée de quatre-vingt-un ans, demeurant 21, rue du Canal, à Joinville. La mort a été instantanée.

A la Morgue. — Des marinières ont retiré de la Seine, au pont de Bercy, à Paris, un cadavre de jeune femme en complète décomposition qui a été transporté à la Morgue.

Décoration russe. — Le sergent Marcel Pillot, du 19^e bataillon de chasseurs à pied, dont la famille habite la commune d'Éve, dans l'Oise, vient de recevoir la médaille de Saint-Georges en or en récompense de ses actions d'éclat dans les combats de l'Argonne. On sait qu'un certain nombre de décorations russes sont ainsi attribuées à ceux de nos soldats qui se sont particulièrement distingués. Le sergent Pillot a été récemment cité à l'ordre du jour de l'armée. Il était soldat de 1^{re} classe au début de la guerre. (D. p.)

LES SPORTS

COMITE D'EDUCATION PHYSIQUE

Académie de Paris

Aujourd'hui, à La Boullie. — Voici que le temps semble vouloir se fixer au beau, et le baromètre laisse supposer pour aujourd'hui une adorable journée de printemps.

C'est une occasion unique, après ce long et maussade hiver, pour tous les adhérents du C. E. P., de venir passer une journée délicieuse sur le magnifique terrain de sport qu'est la Boullie, près Versailles.

Le programme, comme tous ceux qui se déroulent à La Boullie, comporte :

Le cross country habituel de 5 kil. 500, qui se dispute le matin, à 10 heures 1/2.

A 1 h. 1/2, leçon de culture physique, puis, à partir de 2 heures, passation de toutes les épreuves inscrites sur les fiches.

Annonçons aussi que notre excellent docteur Bellin d'I Coteau, ayant repris ses occupations, établira les fiches physiologiques ainsi qu'il en a l'habitude.

A La Boullie. — Le programme du Collège d'Athlètes de Paris a été rempli jeudi, à La Boullie, comme d'habitude. Le cross country de la matinée, où la chaleur se faisait déjà sentir, a donné lieu au classement suivant : MM. Bouleau, 19.27 ; Mille, 20.40 ; Vaugeois, 23.16, etc., etc.

L'après-midi, la leçon de culture physique a été donnée par Duolé ; les parties de football ont été d'autant plus animées que les dragons de Versailles y participaient. L'équipe du Collège d'Athlètes a battu le 27^e dragons par 2 buts à 1. Les fusiliers marins du Grand Palais ont battu les fusiliers marins de Vélizy par 8 buts contre 2.

FOOTBALL ASSOCIATION

Le match France-Belgique. — Cette après-midi aura lieu, au Stade Brancion, 199, rue de Paris, à Vanves, le match France-Belgique. Ce sera vraisemblablement le seul match international de la saison ; mais son importance n'échappera à personne. L'Union belge des Sociétés de Football Association et le C. F. I. ont mis sur pied deux très fortes équipes représentatives. Ce match est placé sous la présidence d'honneur du baron Pierre de Coubertin, et le montant de la recette sera versé aux réfugiés belges et français.

AVIATION

Mort d'un aviateur allemand. — Le capitaine allemand Loir, du 13^e régiment d'infanterie, a été tué dans un accident d'aéroplane, à Rosenheim.

Conférences

— La Ligue Nationale Antiaustro-allemande organise une conférence qui aura lieu aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2, salle des Fêtes du *Petit Journal*, sous la présidence de M. Georges Trouillot, sénateur, ancien ministre du Commerce. M. Henri Michel, sénateur des Basses-Alpes, traitera de la *naturalisation et de l'espionnage*.

— Conférences de Fof et Vie, salle de l'Horticulture, 84, rue de Grenelle. Aujourd'hui, à 5 heures, M. Vandervelde, ministre d'Etat : *la Belgique*.

Communiqués

— Aujourd'hui, à 9 h. 45 du matin, les Amis de Paris visiteront aux Invalides les canons et les drapeaux pris à l'ennemi ainsi que le tombeau de l'empereur. Réception et allocation par M. le général Niox, gouverneur.

— Les cours gratuits d'infirmiers organisés dès le début de la guerre, 26, faubourg Saint-Jacques, reprendront le lundi 19 avril.

— La Fédération des Organismes de travail tient ses séances au chef-lieu de l'administration de l'Assistance publique. Ecrire ou s'adresser, pour les renseignements, 3, avenue Victoria (bureau du Domaine), le mardi, de 10 heures à midi.

— Le Comité des Réfugiés du Nord invite tous les réfugiés du Nord habitant Saint-Denis à venir se faire inscrire au siège, 31, rue de Paris, le soir, de 5 h. 1/2 à 7 h. 1/2. Les dons en espèces et en vêtements, pour venir en aide aux plus nécessiteux, sont reçus à l'adresse ci-dessus.

— L'adresse de *Signal* est 32, avenue d'Iéna.

— Le Comité d'Aide et d'Assistance coloniale, dont le siège est à Paris, 11, rue des Petits-Champs, a jusqu'à présent distribué près de 30.000 secours pour une somme d'environ 200.000 francs. Ces secours, en dehors de ceux qui ont été attribués à des familles ou à des créoles victimes de l'état de guerre, ont été répartis entre plus de 25.000 soldats des troupes coloniales. Tous les dons sont reçus avec reconnaissance.

— Les membres de la Ligue patriotique des Français de l'Aisne, réfugiés à Paris ou en province, sont instamment priés d'envoyer au plus tôt leur adresse au secrétariat départemental, 12, rue de Thann, Paris (17^e). Prière de mentionner le pays d'origine.

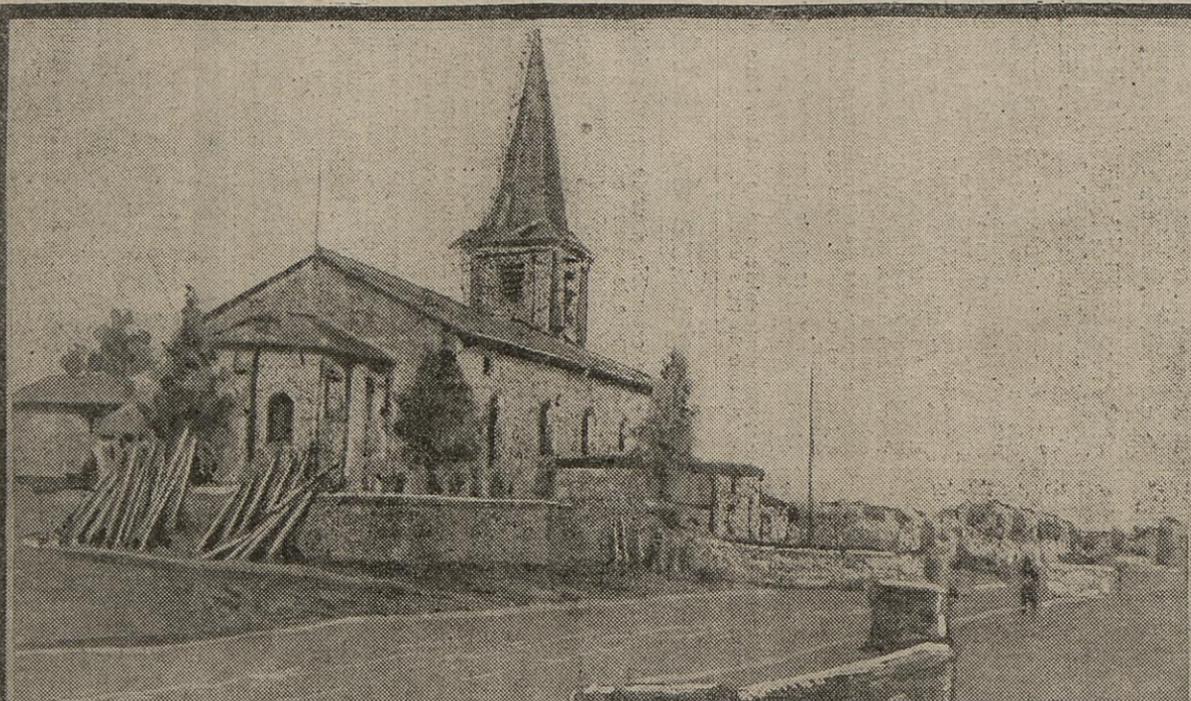
La guerre de 1914-1915

Rendre accessible pour le grand public une Histoire anecdotique de la guerre actuelle, en format maniable, sous forme de coquets volumes soigneusement imprimés, c'est une heureuse idée que vient de réaliser la librairie P. Lethielleux, avec le concours de deux écrivains de talent : Franc-Nohain et Paul Delay. Cette collection, qui sera complète en 15 ou 18 fascicules, offre l'avantage d'étudier et de relater dans chaque fascicule les événements saillants concernant un point particulier. Chaque fascicule forme un tout : libre à chacun de n'acheter que le volume ou les volumes susceptibles de l'intéresser. On y remarquera un souci constant de la sincérité et de l'authenticité les plus scrupuleuses. D'une lecture instructive, facile et attrayante, ces volumes peuvent être mis entre les mains de tous. C'est enfin une mine extrêmement riche d'anecdotes et de documents ingénieusement groupés. Les deux fascicules parus : *La Déclaration de guerre et l'Etat de siège* : 0 fr. 60, franco ; 0 fr. 70 ; *Paris menacé, Paris sauvé* : 0 fr. 60, franco ; 0 fr. 70, inaugurent dignement cette collection. (Librairie P. Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris (6^e)).

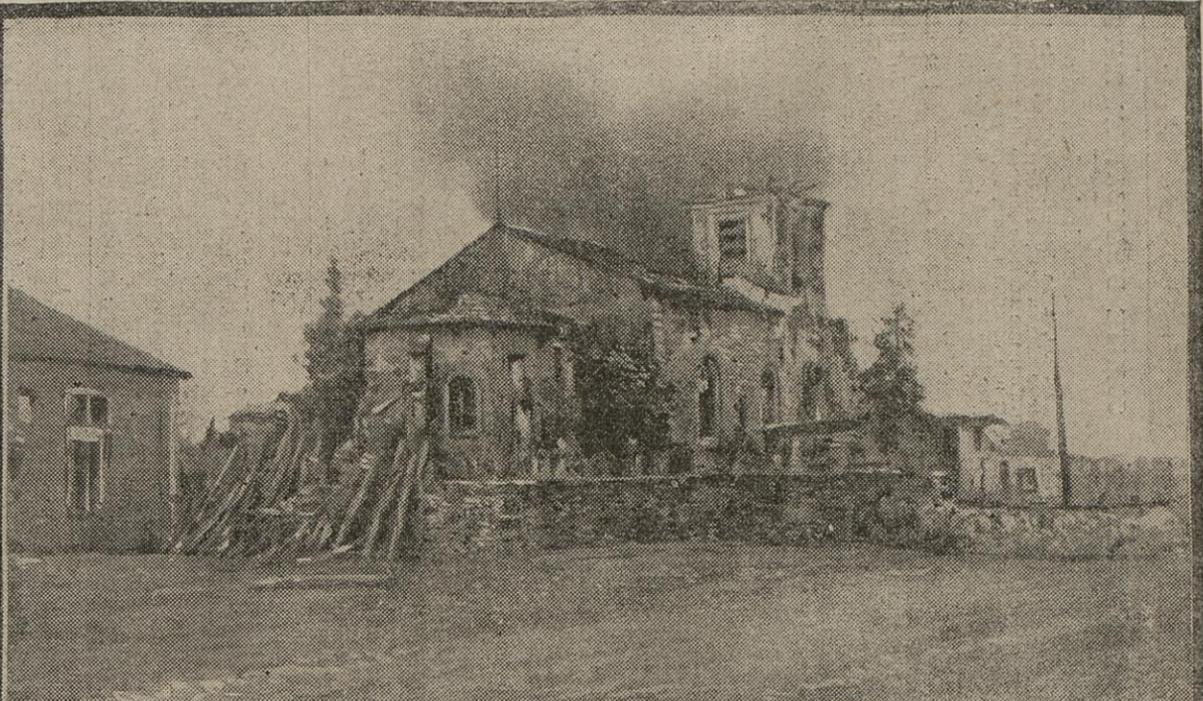
LETTRE DU FRONT...

« Tout va bien et les boches n'en menent plus large, mais il me faut maintenant des chemises capables de tenir jusqu'au bout. Achetez-m'en deux ou trois aux 100.000-CHEMISES, ce sont les plus pratiques et les plus solides. » Maison Principale, 69, Rue Lafayette, Paris et Succursales. Demandez les Adresses et le Catalogue.

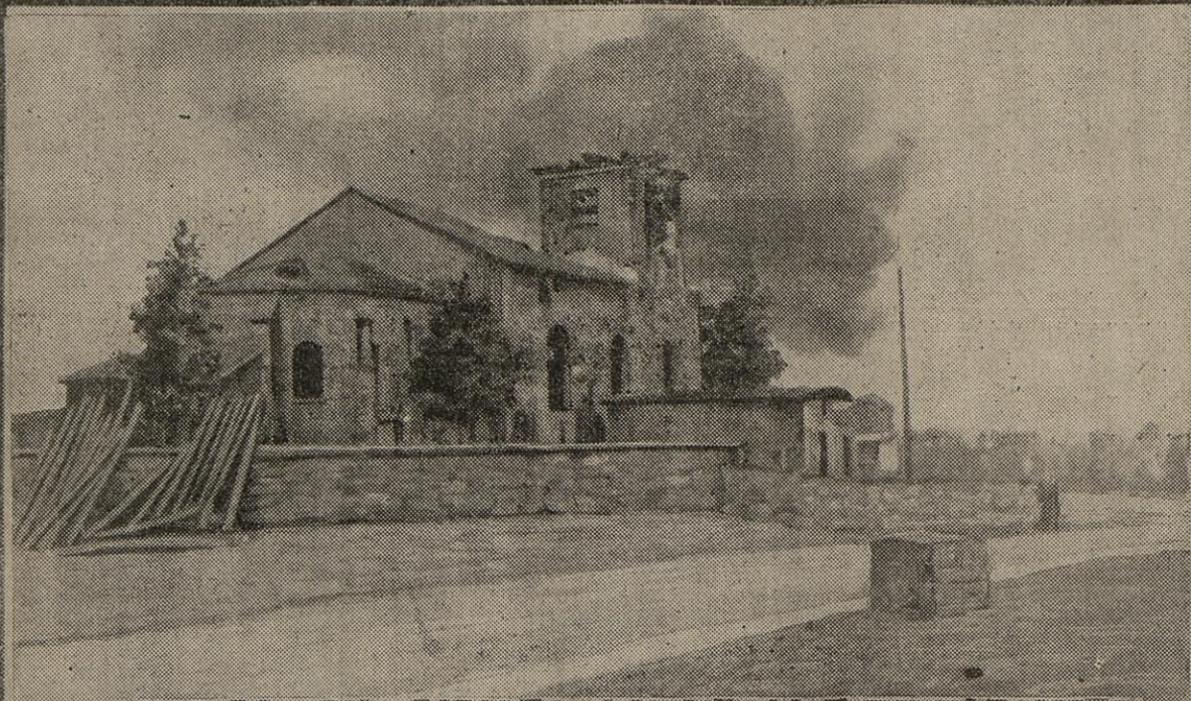
ILS S'ACHARNENT SUR LES ÉGLISES



LE CLOCHER AVAIT DÉJÀ SERVI DE CIBLE AUX ARTILLEURS ENNEMIS...



.... LORSQU'UNE "MARMITE" L'ABÎTÎT



D'AUTRES OBUS DIRIGÉS SUR L'ÉGLISE EN FLAMMES...



... LA LAISSERENT DANS CE TRISTE ÉTAT

En quelques heures, d'une charmante église ils firent une ruine. C'est un sport impie et barbare dont ils sont coutumiers. Marmîtes sur marmîtes s'abattirent méthodiquement jusqu'à ce que fût décoiffé le clocher, incendiée la charpente, ruiné l'autel, anéantie l'abside.

THEATRES

An Gymnase. — Le Gymnase fixe à mardi, jeudi samedi et dimanche, à 4 heures 1/2, les quatre premières matinées de la *Femme française*, avec la *Prière dans la nuit*, un acte de M. Nozière, précédé d'une causerie par M. André Calmettes.

Pour l'Œuvre Humanitaire du X^e Arrondissement. — Mercredi 21 courant, à 2 heures très précises, aura lieu une matinée de gala au théâtre municipal du Châtelet, avec le concours des artistes de nos grandes scènes parisiennes, au profit de l'Œuvre Humanitaire du X^e Arrondissement, qui depuis sa fondation ne cesse d'apporter son aide aux familles intéressantes de l'arrondissement.

A Monte-Carlo. — Au quinzième concert classique, M. Léon Jehin nous a donné la première audition d'une ode franco-belge, composée par M. Georges Lauveryns, sur des vers de M. Jules Méry. Cette fort belle page, d'un grand souffle mélodique et d'une orchestration bien sonore, a été superbement chantée par M. Marcel Journet. Le public a fait à cette œuvre un accueil des plus chaleureux. Au même concert, une jeune pianiste, Mlle Georgette Guiller, a fait acclamer sa virtuosité remarquable dans le Concerto en ut mineur, de Saint-Saëns, et une *Ballade*, de Chopin. Il faut signaler aussi le grand succès de la *Vision de Jeanne d'Arc*, de Paul Vidal, et *Napoli*, de Gustave Charpentier, admirablement exécutés par l'orchestre.

DIMANCHE 18 AVRIL

La matinée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 1 h. 30, *Patrie*.
Opéra-Comique (Tél. Gut. 06-48). — A 1 h. 30, *le Jongleur de Notre-Dame*, *Pauvre de France*, *les Soldats de France*.

Odéon (Tél. Gob. 11-42). — A 2 heures, *le Chapeau de paille d'Italie*.

Concerts Colonne-Lamoureux. — Salle Gaveau, à 3 heures.
Programme : I. *Première suite d'orchestre* (Massenet) ; II. *Pastorale et Fugue* ; III. *Variations* ; III. *Nocturne* ; IV. *Marche et Strette*. — 2. *Pallas Athéné*, hymne (Saint-Saëns), poésie de J.-L. Croze, Mme Agnès Borgo. — 3. *La Péri* (Paul Dukas). — 4. *Concerto pour violon et orchestre* (E. Lalo) : I. *Andante, Allegro* ; II. *Andantino, Allegro*, Mlle Noëlla Cousin. — 5. *Sadko*, tableau musical (Rimsky-Korsakow). — 6. *L'Invitation au voyage* (M. Duparc), poésie de Charles Baudelaire, Mme Agnès Borgo. — 7. *Peer Gynt*, 1^{re} suite d'orchestre (E. Grieg) : A) *Chant du matin* ; B) *La mort d'Åse* ; C) *Danse d'Anitra* ; D) *Danse des gnomes*.
Le concert sera dirigé par M. Camille Chevillard.

Ambigu (Tél. Nord 36-31). — A 2 heures, *Marceau ou les Enfants de la République*.

Bouffes-Parisiens. — A 2 h. 1/4, *la Jalouse*, *le Bouquet*.
Châtelet. — A 2 heures, *le Tour du Monde en 80 jours*.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 07-36). — A 2 h. 45, *ça va ! ça va !*, revue, et *le Homard*.

Gaité-Lyrique. — A 2 heures, *Rip*.
Grand-Guignol. — A 3 h., *la Halle*, *la Délaissée*, *le Bonheur*, *la Première mise*.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 2 h., Enthoven, Mariner, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon. *Revue av. Reine Derna*.

Porte-Saint-Martin. — A 2 heures, *les Océanis*.
Renaissance. — A 2 h. 30, *Mam'zelle Boy-Scout*.

Théâtre Albert-1^{er}. — A 2 h. 1/4, *la Souris*.
Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 2 h. 1/4, *l'Aiglon*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 1/4, *Véronique*.
Vaudeville. — A 2 h. 1/2, *les Surprises du divorce*.

GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, matinée à 2 heures ; soirée à 8 heures : *Fifi Tambour*, *Trois mois de guerre avec nos alliés les Russes*. Merveilleuses vues en couleurs naturelles. — Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

La soirée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 8 heures, *Fais ce que dois, le Monde ou ton s'en va* ; mardi 20 avril, en soirée, à 8 heures très précises (abonnement), *Primerose* ; jeudi 22 avril, à 1 h. 1/2, *le Mariage de Figaro* ; samedi 24 avril, matinée à 1 h. 1/2 au bénéfice des œuvres de guerre.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 06-48). — Relâche ; jeudi 22 avril, à 2 h. 30, *Pauvre de France*, *les Soldats de France*, *les Scènes alsaciennes*, *les Soldats de France*.

Odéon (Tél. Gob. 11-42). — A 7 h. 3/4, *la Vie de bohème* ; jeudi 22, à 2 heures, *le Chapeau de paille d'Italie* ; dimanche 25, à 2 heures, et le soir, à 7 h. 3/4, *Henri III et sa cour*.
Ambigu (Tél. Nord 36-31). — Relâche.

Bouffes-Parisiens. — Relâche.
Châtelet. — A 8 heures, *le Tour du Monde en 80 jours*.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 7-36). — A 20 h. 45, *ça va ! ça va !* revue, et *le Homard* (R. Mistreou, Alice Weill, de Bedts, etc.). Location sans augm.

Gaité-Lyrique. — A 8 heures, *Rip*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *la Halle*, *le Bonheur*, *la Délaissée*, *la Première mise*.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 9 h., Enthoven, Mariner, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon. *Revue av. Reine Derna*.

Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — A 8 h., *le Maître de Forges* (Jean Coquelin, Kemm, Numès, Marquet, Mmes Nelly Cormon, Pouzols, Marquet, Sabrier, Andrée Pascal).

Renaissance. — A 8 h. 1/4, *Mam'zelle Boy-Scout*.
Théâtre Albert-1^{er}. — A 8 h. 1/4, *la Souris*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *l'Aiglon*.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *le Voyage en Chine*.

Vaudeville. — A 8 h. 1/2, *les Surprises du divorce*.

La Bourse de Paris

DU 17 AVRIL 1915

D'une façon générale, les transactions ont été un peu moins actives aujourd'hui. A de rares exceptions près, les cours ne s'en sont d'ailleurs pas beaucoup ressentis au marché officiel, pas plus qu'en banque, où les progrès des séances précédentes ont été consolidés et parfois même accentués.

Nous laissons notre 3 0/0 perpétuel calme et sans aucun changement sur hier à 72. De même, le 3 1/2 0/0 vaut toujours 91,55. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure a été ramenée à 87, l'Italien à 77 ; Russes bien tenus.

Un peu d'irrégularité dans le groupe des établissements de crédit. La Banque de France abandonne quelques points, tandis que la Banque de Paris reprend ceux qu'elle avait abandonnés la veille.

Même nuance sur les grands Chemins français, où le P.-L.-M. s'est traité à 1.100, le Nord à 1.390, l'Orléans à 1.135 et l'Ouest à 740.

En valeurs diverses, le Rio, sur des avis favorables de New-York concernant la situation du métal, continue à s'améliorer jusqu'à 1.620. Le Suez ne se modifie pour ainsi dire pas à 4.379.

En banque, la Toula passe de 1.230 à 1.250, Bakou se traite à 1.520. Nouvelle avance de la Malacca à 136, Mines sud-africaines sans grand changement.

Coaltar Saponiné Le Beuf

ANTISEPTIQUE, DÉTERSIF
NI CAUSTIQUE, NI VÉNÉREUX
ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit est recommandé en particulier, dans les cas d'*Angines couenneuses, Anthrax, Leucorrhées, Suppurations, Otites infectieuses, Ulcères, Herpès*, etc.

Une qualité spéciale de cette préparation, c'est de déterger les plaies gangréneuses d'une façon remarquable. Il appartient au médecin de régler son mode d'emploi.

Le Coaltar Le Beuf constitue en outre un produit de choix pour les usages de la *Toilette journalière (Soins de la bouche)* qu'il assainit ; *Lotions du cuir chevelu* qu'il tonifie ; *Lavage des nourrissons ; Soins intimes*, etc.).

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des Imitations que son Succès a fait naître.

Essayez !!

C'est prodigieux !!!

LOTION HÉLÈNE

incomparable pour arrêter la chute des cheveux et régénérer le cuir chevelu

Prix du flacon : 5 francs

Envoi franco contre mandat adressé à F. Sorbier, 9, rue Lafayette, Paris (seul dépositaire).



LES PLUS SCIENTIFIQUES

24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine) — (à 200 mètres de la porte de Villiers, Paris) —
Télégr. : Tyricord-Levallois, Tél. Wagram : 58-85

la Blédine JACQUEMAIRE

1^{er} ALIMENT FRANÇAIS des Enfants, des Surmenés, des Vieillards, des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries.

2^e la Boîte

contenant 400 g^{ne} de farine délicieuse
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux
Établissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

VIN 70 fr. pièce, port régie compris. Echant. 0.60 contre remboursement. Blanc 80, Rouge de SAIRAS et Cie, 98, Q. Paludate, Bordeaux.

COUVEUSE, POULES, LAPINS race pure

Oufs à couvrir, recette pâte économique donnant bénéfices. ELEVAGE SAINT-MICHEL, Langeais (Ind.-et-L.).

LE MEILLEUR, LE MOINS CHER
DES ALIMENTS MÉLASSÉS

PAÏL'MEL

POUR CHEVAUX
ET TOUT BÉTAIL

USINES VAPEUR A TOURY TURE-TOIR.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Les Docteurs

du gd Etablissement Médical, 15, rue de Calais, soignent toutes maladies de 8 à 19 h. (Dim. de 9 à 12). Services par D^{rs} Spécialistes : Maladies des nerfs, de l'estomac, de la femme, des voies urinaires. Renseign. gracieux. Notices 0,50 timbres.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, Pharsade, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris

POUR LA FEMME

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, guérira sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles ; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes, en même temps qu'elle les cicatrise.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, soit malaises du RETOUR D'AGE doit employer la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

en toute confiance, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.

Le flacon, 3 fr. 50 dans toutes pharmacies ; 4 fr. 10 franco. Par 3 flacons franco contre mandat 40 fr. 50 adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits)

PRÉSERVEZ-VOUS GUÉRISSEZ-VOUS

EN RESPIRANT les émanations antiseptiques des **PASTILLES VALDA**

qui agissent directement, par inhalation sur les Voies respiratoires

Rhumes, Maux de Gorge, Bronchites, Grippe, etc., sont toujours facilement évités rapidement guéris par l'antiseptie volatile des

PASTILLES VALDA

Ayez toujours sous la main UNE BOITE DE

PASTILLES VALDA

VÉRITABLES

Procurez vous-en de suite mais refusez impitoyablement les pastilles qui vous seraient proposées au détail.

Ce sont toujours des imitations.

Vous ne serez certains d'avoir

Les Véritables Pastilles VALDA

que si vous les achetez

EN BOITES de 1.25

portant le nom VALDA.

Nos Echos Illustrés



L'ATELIER DE REPARATIONS

Les armes et bicyclettes faussées sont dirigées sur l'atelier où les armuriers, non loin du front, les réparent en toute hâte. Ils n'ont guère le temps de chômer.



LA BANNIERE
DES LYONNAISES

Cette bannière de satin, brodée par les expertes Lyonnaises, a été offerte au cardinal Mercier.



LE GENERAL SAVAROFF (X)

Cet officier supérieur bulgare vient de prendre un commandement dans l'armée russe; sans vouloir plus longtemps attendre les décisions de son roi, il marche avec les alliés.



LA BAGUE DU POILU

C'est celle que l'on fait actuellement dans la tranchée en fondant l'aluminium des fusées d'obus de 77. Nos poilus rivalisent d'habileté pour limer et graver l'anneau destiné à leurs sœurs, femme ou fiancée.



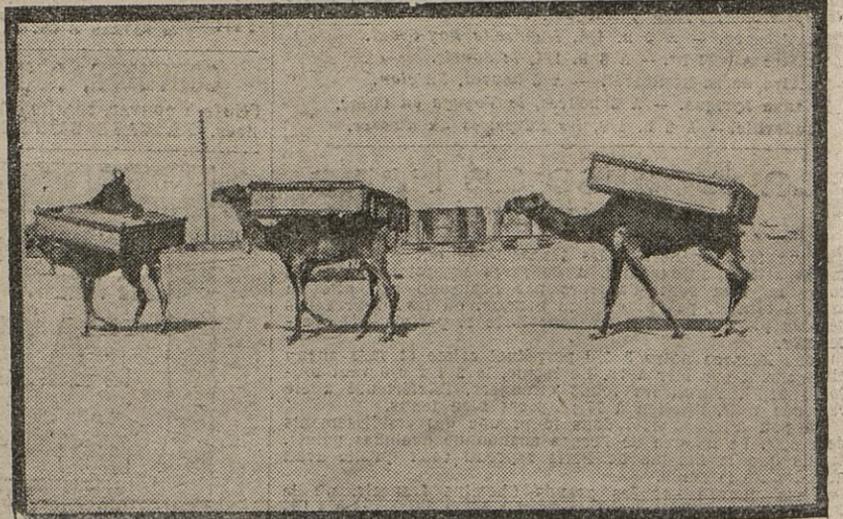
LA PORTE « MONUMENTALE »

La maison n'est pas grande, mais la porte l'est encore moins, et rentrer chez soi, pour un poilu, est une satisfaction qui s'achète au prix d'exercices d'assouplissement souvent difficiles.



« CE BRAVE M. DURAN ! »

Sur le comptoir où, patriotiquement, il débite des « canons », il a installé une tirelire pour ses clients qui sont à la guerre. (Voir la lettre publiée dans la « Guerre anecdotique ».)



POUR LE TRANSPORT DES BLESSES

Où l'automobile ne peut passer sur le sable du désert, le chameau est utilisé par les Anglais en Égypte pour le transport de leurs blessés et des blessés turcs.